

Jean GIOT

Professeur émérite de l'université de Namur

Du genre masculin : un cas exemplaire de pseudo-science

Résumé : On constitue en objet textuel le livre de P. Gygax, S. Zufferey, U. Gabriel, *Le cerveau pense-t-il au masculin ? Cerveau, langage et représentations sexistes* déclarant se vouer à l'élucidation scientifique de "représentations du genre" véhiculées par une langue (le français est privilégié) et à des prescriptions rectificatrices qui se prétendent déductibles de ladite science. Le présent travail exerce l'habitus épistémique de toute approche sémiotique, soit une description critique. Il pratique ainsi une double distanciation, formant dyptique : (I) les contenus évoqués par cet écrit, étudiés en deux temps : théorique et méthodologique ; (II) la praxis de ce discours auto-déclaré scientifique et, par là, le rapport qu'il entretient à l'égard tant de son objet que de son lecteur. Ce rapport y est configuré comme un ethos d'hégémonie morale et victimaire, inventant des scénographies clivantes autour de chaînes d'équivalences cognitivement vides.

Mots clés : genre, langue, description, hégémonie, cerveau.

Abstract : We shall approach the book by P.Gygax, S.Zufferey, U.Gabriel, *Le cerveau pense-t-il au masculin ? Cerveau, langage et représentations sexistes* as a textual object claiming to scientifically elucidate what the inscription of «gender representations» in a language (mostly French) is about. It also displays a prescriptive and corrective attitude, claiming it to be a product of their scientific investigation. Our method shall proceed along the lines of the epistemic habitus common to any semiotic approach. We shall construct a double distance, providing a dual perspective : (I) studying the contents mentioned by the book, in two steps, theoretical and methodological ; (II) studying the praxis of a text whose scientific value is only self-declared, and its ensuing position in regard to its readership. That position clearly establishes a specific ethos based on its hegemonic moral high-ground and its victimised perspective, inventing confrontational scenes and representations predicated on interpretations whose connexions are intellectually void.

Est tenu pour exemplaire un ouvrage visant un large public¹ : P. Gygax, S. Zufferey, U. Gabriel, *Le cerveau pense-t-il au masculin ? Cerveau, langage et représentations sexistes* (P., Le Robert, 2021, 171 p.). Ce livre se donne à plusieurs reprises comme exemplaire d'une "scène énonciative" (Badir, 2022, 43) scientifique et c'est donc à ce titre que ses gestes discursifs sont réputés significatifs pour toutes les parties, auteurs et lecteurs. Car le savoir présenté comme référent du discours scientifique auquel le livre prétend n'est pas pour autant un donné : il se construit dans le temps et le lieu du livre, de son discours.

Résumé du livre.

L'ouvrage se donne pour objectif de rectifier, de productions présumées scientifiques, nombre de préjugés que l'ignorance entretiendrait quant au "langage inclusif" (p.9) et d'affranchir les usages langagiers d'un "androcentisme" dommageable à la "communication verbale" (p.10). A cette fin, il propose en outre au lecteur des "expériences" à visée curative.

¹ Sans autre mention, les citations qui suivent en sont extraites. Ses auteurs ont publié des articles, sur les mêmes sujets, dans diverses revues spécialisées ; leur examen justifierait une autre étude, sous l'angle de la validité de leurs statistiques.

Après avoir donné comme constat que "le langage attire notre attention sur certaines propriétés du monde, pas toujours les plus pertinentes" (p.24), il en applique la leçon dans l'étude des "mots" utilisés pour "décrire" "filles/femmes" et "garçons/hommes" selon des "associations" que l'habitude "rend difficile à briser" (p.37). Car "le cerveau ressemble à un ensemble d'ampoules" (*ib.*), dont certaines, "liées à des stéréotypes", ont besoin de moins d'énergie et sont donc aisément activées. Ainsi de l'ordre des mentions de deux éléments conjoints, p.ex. *Adam et Eve* (p.48). Autre cas, plus lourd d'effets : "la forme grammaticale masculine" serait "ambiguë" parce que comprenant un sens spécifique et "des sens génériques", dus, notamment, à "des pressions misogynes et patriarcales" (p.68). Pourtant, assure-t-on, "notre cerveau" peine à gérer ces sens génériques (*ib.*). A l'appui supposé de "méthodes de psychologie expérimentale", "des études" auraient montré que l'interprétation spécifique du masculin (celle renvoyant à des mâles) est dominante (p.83) et génère des "représentations masculines". Et même, "l'interprétation dite « générique » du masculin est très difficile à adopter pour notre cerveau" (p.107), d'autant que l'équivalence « masculin = homme » s'ancrerait précocement dans le psychisme. "Les femmes" en récoltent une manière d'invisibilité (*ib.*). Divers outils sont recommandés pour "démasculiniser le langage" (p.137). Leur usage, réputé "inclusif", se heurterait toutefois à du sexisme, à "une vision très rigide de la langue" (p.151) ou à des opinions mal documentées, génératrices d'une "haine" propre à en accroître la disqualification. Autant d'adversaires que se donne le livre avec une foi qu'il veut partagée en ses vertus auto-déclarées scientifiques.

Preliminaires d'ordre épistémique

Abordons-le par un extrait de ses pages introductives, représentatif de la définition de ses objets et de ses procédés discursifs. Pourquoi "représentatif" ? Parce que le discours s'y manifeste "selon un enchaînement des gestes" (Badir, *ib.* 47) à travers lesquels ses énonciateurs, non seulement expriment diverses choses sur divers objets choisis, mais aussi s'expriment par leur manière de le faire – gestes particuliers "inhérents à l'expression", renvoyant à une intention (représentation consciente) et à un imaginaire (représentation latente) de leur discours. Ces gestes sont "repérables par leurs traces textuelles", sans être réductibles à des catégories rhétoriques (figures argumentatives) ou à des actes de langage (énumérer, décrire, etc.). C'est ainsi que la scène énonciative tracée dès ce début offre deux clefs à l'intelligence du projet : la caution d'une transdiscipline nommée *psycholinguistique*, revêtue d'une autorité surplombant le "débat" de son "evidence"², et une multiplicité de registres associant en chaînes des objets de natures diverses. Voici le texte.

"Notre démarche est dite "evidence based", en anglais, un terme important lorsque le débat divise. Il désigne une argumentation qui s'appuie sur des données scientifiques, tirées de la psychologie scientifique dans notre cas. La psycholinguistique est une discipline à la croisée de la linguistique (l'étude du langage) et de la psychologie expérimentale (l'étude des comportements et processus mentaux observables). Nous pensons que cette discipline est primordiale pour interroger des phénomènes sociaux en lien avec le langage, car elle cherche à comprendre les causes

² Le terme anglais *evidence* renvoie aux moyens de justification, de preuve, pour ce qui, justement, n'est pas évident au sens français du terme. Il ne renvoie nullement à des "appuis" sur des "données" (?) empruntées à une discipline particulière. En l'affirmant cependant, le livre joue d'entrée de jeu, à son profit présumé, de l'ambiguïté que porte ce faux-ami entre les deux langues. À propos de cette terminologie inadéquate, J. Authier-Revuz (*La représentation du discours autre*, Berlin, de Gruyter, 2020, 77) rappelle que, dès 2003, J. Rey-Debove argumentait contre cet usage.

et les conséquences de nos pensées et de nos comportements. [...] avec ce livre, [nous] décortiqu[ons] les défis linguistiques que notre cerveau rencontre quand il doit traiter des éléments de langage tel le masculin, ainsi que les mécanismes qu'il met en place pour les relever et pour apporter ainsi du sens au monde qui l'entoure." (p.10-11). Trois pages plus loin, sont ainsi annoncés les présupposés de la visée scientifique susdite et sa finalité normative tenue pour habilitée à rectifier un "débat" sociétal : "Nos habitudes langagières [...] tendent à nous forcer à voir le monde de manière déformée, au travers d'un prisme masculin. Mais nous pouvons par le langage nous affranchir de cet androcentrisme, et notre but est ici de montrer comment [...] et donc de] faire évoluer notre façon de parler". Ainsi, une régulation de comportements sociaux, sinon moraux, devrait reposer sur un argumentaire prétendu d'ordre scientifique, que le livre développerait. Et l'outil *ad hoc* serait cela même ("le langage") dont l'usage s'est perverti.

Avant d'ouvrir ce texte avec les deux clefs — psycholinguistique et association d'objets – qu'il met en scène, inscrivons notre propre geste de lecture dans une perspective épistémique³. On s'interroge au gré de la lecture du livre, allant ainsi du plus inclusif au plus localisé, sur l'existence éventuelle d'un *champ*, d'un *territoire*, d'un *domaine*, d'un *domicile*. Un *champ*, soit le rapport d'un travail de connaissance à un objet, dont on s'étonne de constater à quel point il est considéré comme une réalité posée là devant soi, un donné livré à investigation. Puis, quand il s'agit de définir un *territoire* comme partie du champ de connaissance, la délimitation de ce territoire n'a pas consistance de démarcation, mais se dilue en glissandos récurrents, du grammatical au cérébral, au sociétal et au (dé)valuatif. Les présupposés sont alors tels que l'objet n'est pas d'une autre nature que des projections imaginaires empêchant la connaissance prétendument recherchée : privé qu'il est d'entrée de jeu de quoi que ce soit qui ferait résistance aux imaginaires. C'est pourquoi la constitution d'un *domaine*, avec ses pratiques discursives propres et légitimes, est incertaine : nulle théorie n'organise des concepts ni des hypothèses ni des méthodes qui soient dépourvues de biais réitérés de confirmation, ni des définitions : *genre* est susceptible de renvoyer à une catégorie grammaticale, soit morphologique soit sémantique, ou à l'appartenance à un (sous-)groupe dans une classification (*genre vs espèce*), ou à une désignation sociologique de partage des humains (homme, femme, non-binaire, etc.) le plus souvent simplement référée à des comportements, ou à un ressenti subjectif portant sur la sexualité. Ainsi, en fait, aucun savoir n'élit *domicile* dans quelque discipline ou interdiscipline (par croisement de thématiques) ou transdiscipline (par emprunt de cadres théoriques).

Transdiscipline atrophiée, doxa rudimentaire

Censément à la "croisée" de la linguistique et de la psychologie expérimentale (singuliers des deux définitions citées ci-dessus, et à tout le moins discutables), ce composé dit psycholinguistique, à peine invoqué, rejette l'une de ses composantes : à propos du "genre grammatical" – qualifié immédiatement de "casse-tête pour notre cerveau" (p.49) – les auteurs souhaitent "aborder des aspects plus formels liés à la grammaire" (*ib.*) et, *ce disant*, au paragraphe suivant, déclarent que "ne les concernent pas [les] débats en linguistique sur la notion même de

³ Tirée de Badir, *op.cit.*, p. 68 et sv., qui exploite Kant, introduction à la *Critique de la faculté de juger*.

genre grammatical et sur les définitions qui s'y rapportent" (p.50). Le carrefour revendiqué est simultanément vidé d'une de ses voies constitutives.⁴

Ce qui, comme on va le montrer par le menu, permet d'éluder des questions scientifiques de fond, et de trouver refuge (?), par une pose apostolique et sociale, dans une proximité doxique avec ce qu'on y dit "enseigné dans les écoles" (p.50), qui sera "l'approche dont [on fera] cas, car elle reflète la représentation du genre que nous formons spontanément" – hors ces conditionnements cependant qu'on prétendra décrire ? Il n'y a sans doute, comme "représentation" du genre que celle (*la* au singulier) que le livre croit combattre.

Ce qui appelle au moins quatre remarques :

a) Dans l'ordre des savoirs censés présider aux "expériences" qui vont suivre dans l'ouvrage, il n'y a aucune raison de croire qu'une doxa puisse ou doive être identifiable de la même manière aux divers niveaux d'enseignement. Ni dans des pratiques professionnelles hors la recherche scientifique, ni entre chercheurs mêmes. Une doxa n'est jamais intégralement partagée – on y reviendra à propos des biais touchant les publics-témoins.

b) L'usage – on en lira la répétition – de *nous* (incluant le sème 'pluriel') et de ses variations (*notre, nos*) convoque l'absorption du lecteur, ou plutôt du dialogue impliqué entre lecteurs et auteurs, dans une masse parlante et entendante globale (Coursil, 2015). Les auteurs ont la modestie rhétorique de s'y inclure, puisqu'il s'agit de "spontanéité" dans les idées qu'on se fomentent sur des faits de langue ; mais ils invitent tout uniment les lecteurs à s'en distinguer autant qu'eux, en adhérant par "expériences" à leur projet de conversion. Toutefois, ces présomptions d'adhésions font litière des écarts bien connus d'ordre éducationnel, générationnel, spatial (p.ex. en francophonie), qu'il s'agisse d'attitudes, conscientes ou non, envers les usages linguistiques, ou de comportements linguistiques.

c) Récurrente dans le livre : une indistinction de fait entre *factum loquendi* (le fait qu'il y a *langage* en humanité), *factum linguae* (le fait que ce qui est parlé et entendu est une langue humaine) et *factum linguarum* (le fait que ce *factum linguae* se trouve configuré en *langues* historiques) (Milner, 1989) : *langage* et *langue* sont régulièrement interchangeable et souvent indiscernables dans le texte du livre, équivoquement, en dépit de tels exemples occasionnels (mais non traités en une systématique contrastive) d'autres langues que le français.

d) Le mot "représentation" peut renvoyer à un événement intrapsychique (images pas forcément verbalisées, souvenirs, etc.) ou à des croyances ou des imaginaires socialement répandus (ce qui ne signifie pas encore qu'on leur donne assentiment). Il semble, observe Szlamowicz (2024, p. 257), que la langue soit un réceptacle qui les façonne, et qu'on puisse ou doive la transformer en vue de les modifier dans le sens d'un Bien, lequel, fussent-elles immatérielles, soulagera "le cerveau" dans la pondération de ses tâches. A fortiori quand *la*

⁴ En fait, ce rejet est dès le début de la psycholinguistique, laquelle n'est pas historiquement ce qu'en annonce le livre en faux-semblant qu'il dément aussitôt. Établie en 1962 par G. Miller comme branche de la psychologie cognitive, elle se donnait pour objectif de valider l'ambition déclarée par Chomsky de fonder son modèle d'alors dans l'activité cérébrale, en dépit de l'inconsistance, commentée par J.-Cl. Milner (*Ordres et raisons de langue*, 1982), de cette invocation à l'ordre naturel de la biologie. Son référentialisme étroit l'obligeait, au principe, à réduire toute expression générique à des désignations singularisantes. Dans ce cadre, "la sémantique du langage, c'est la pensée, et la sémantique de la pensée se réduit aux états de choses qui constituent son contenu informationnel objectif" (Rastier 2018, 56). Le livre ici commenté en montre des effets encore perceptibles.

représentation singulière que des initiés à la science dévoilent au lecteur comme domination injuste exige amendement.

On ne s'attardera pas à "l'extravagante revendication d'une « représentation » au sens démocratique" (*ib.*) lorsque des mots au féminin grammatical représentent des femmes.

PARTIE I : théorie et méthodes.

1. Postulats théoriques.

1.1. Une stratégie de confusions génératrice d'esquives perpétuelles.

Explicitons le propos initial de l'ouvrage, cité ci-dessus. Sont mis en italiques des termes de ce propos dont la conjonction est à tout le moins problématique.

Il s'agit de s'autoriser de l'autorité supposée *réformatrice* de la *science* dans le cadre d'une activité professionnelle (habitus disciplinaire d'un corps de métier lucratif) entre linguistique [mal définie] et *observation* expérimentale de processus *mentaux*, réduits au traitement *cérébral* de *fragments de langage* (en fait, *de langues* – v. ci-dessus), qui sont extraits de celui-ci par effet d'une militance censée repérer, ainsi adéquatement, tel(s) phénomène(s) d'ordre *sociétal*. De fait, comme on va le détailler, un tel mélange d'ordres distincts d'objets et de tels glissements, élusifs, de l'un à l'autre s'exposent hors capacité de distinguer langage et langues, référence et inférence, cognitif et axiologique et sociologique, observable et mental, mental et cérébral, réduction scientifique et réductionnisme idéologique. D'où résulterait selon le livre une compréhension neuve à la fois des [non *de*] causes et des conséquences à la fois de *pensées* et de comportements *dont on vise à affranchir* les sujets en leur permettant une exploitation dudit traitement cérébral qui soit utile à soulager celui-ci d'une pénibilité (qu'il porte en fait séculairement, dans diverses cultures). Dût-on à cette fin rectificatrice laisser se perdre, dans le travail humanisant de transmission intergénérationnelle, des acquis intellectuels indispensables – comme il sera analysé ici.

La mise en perspective qu'on vient de lire s'illustre de deux passages, l'un, bref (p.20), explicite quant aux a priori itératifs que véhicule l'ouvrage, l'autre (p.50 et sv.), plus long, pour repérer les modes de glissements et d'approximation que la prose de l'ouvrage exploite avec ses contradictions.

"Parce qu'aucune langue ne possède tous les mots nécessaires pour absolument tout décrire dans notre environnement, nous devons utiliser les mêmes mots pour parler de choses finalement très différentes. En faisant cela, nous limitons nos idées et pensées aux mots que nous possédons et utilisons. Ces mots nous empêchent de nous ouvrir à la diversité du monde qui nous entoure".

Une langue n'a-t-elle que fonction "descriptive" ? Si cet empêchement à "tout décrire" est tel qu'on en est empreint comme l'ouvrage le dit, comment s'en détache-t-on sous les effets de prescriptions qui s'y substitueraient salutairement ?

Illogisme interne, fruit de la conception indigente du langage qui s'y affiche, langage-étiquetage du monde par des "mots", monde dont on sait ce qu'il est, puisqu'on juge d'une inadéquation de l'étiquetage. Il y a auto-qualification dans la phrase ici examinée : la conviction simpliste sur ce qu'est le langage voue le livre lui-même à exclure ce qu'il va prétendre traquer – les ressources de la distinctivité et de la généricité, exemplairement. Ce n'est pas le seul cas, on le constatera, où le

livre projette sur la langue, sur celle de ceux qu'il voit comme quelque peu demeurés, ce qu'il fait lui-même : exclure.

"Pour comprendre l'intérêt que la psychologie [celle qui vient d'évincer le volet linguistique] porte à la notion linguistique de genre grammatical", le livre invente la phrase suivante, hors tout contexte textuel ou conversationnel, de ce fait qualifiée de "somme toute assez simple", ce qui va permettre à ses concepteurs d'en fomenter des difficultés à leur sens considérables :

« Pour lutter contre la propagation du virus, le médecin de l'hôpital a demandé aux collégiens de se laver les mains le plus souvent possible »

Et le livre d'en dire : « les expressions le médecin et les collégiens sont toutes deux de genre grammatical masculin, et ce masculin peut être interprété de plusieurs manières. Il s'agit donc d'une forme grammaticale qui est par définition ambiguë. Mais que veut dire ambiguë ? Cela veut dire que cette forme grammaticale est polysémique. Notre cerveau va donc devoir, pour la comprendre, décider de quel sens il s'agit, Nous pourrions néanmoins imaginer que le cerveau ne prenne pas de décision sur le sens de cette phrase, en tout cas pas avant d'avoir des éléments clairs et non ambigus à sa disposition. Il pourrait donc simplement attendre une phrase qui mentionne une femme comme médecin. Ce scénario est toutefois très peu plausible, tant notre cerveau ne supporte pas l'ambiguïté. Il a besoin d'apporter constamment du sens à ce qui se passe autour de lui. »

Dans cet extrait, comme partout dans le livre, le cerveau est personnifié à travers le micro-récit de ses actions, qu'il franchit par étapes : il apprécie ce qui est mis à sa disposition, il œuvre à écarter "l'ambiguïté" et il conclut en décidant du sens, en comprenant univoquement. Héros d'une quasi-hypotypose (*il va devoir ... tant il ne supporte pas, ... il a besoin d'apporter constamment...*).

Mais enfin, en quoi serait-il "peu plausible" que l'intelligence d'un énoncé dépende nécessairement d'un contexte ? Et comment le cerveau ne saurait-il "supporter", sans lourd labeur à rédimier, l'ambiguïté définitoire de la capacité de langage en humanité (au sein d'une espèce, les signaux animaux sont dépourvus d'ambiguïtés) ? ne peut-il "apporter" que du sens converti à la juste valeur de l'univocité ? Sur ce point, la décision d'ignorer des travaux de linguistique et de psychanalyse enferme dans des impasses. Voyons cela.

Feignons un moment de raisonner selon la logique de ce texte. En quoi serait-il pertinent pour l'intelligence de cette phrase de substituer au nom de fonction ou de statut (*médecin, collégien*), au titre desquels un conseil d'hygiène est prodigué ou reçu, deux noms censés montre-sexe, chacun impliquant alors mention nécessaire d'un apport sémantique distinct ? "Le cerveau" évoqué là ne serait-il pas davantage économe des efforts qu'on lui prête, en privilégiant une forme générique ? Aussi bien, elle suffit à l'intelligibilité de l'énoncé, rien d'autre n'y est requis pour comprendre dispensation et destination du conseil en cause. "La textualité rend le texte irréductible à une suite de mots" (Rastier, 2018, 136), c'est elle qui commande la pertinence de traiter sémantiquement tel fragment élémentaire (le masculin *collégiens* p.ex.), le global détermine le local, non l'inverse, comme à supposer que *médecin* et *collégiens* auraient une identité en soi plus ou moins (in)fidèle à ce qu'ils étiquetteraient.

Ce qui se montre ici, c'est la mise en scène d'un faux phénomène (un non-signallement d'appartenances à sexe ou à "genre" causerait une faillite d'intelligibilité) par fabrication de phrase hors contexte et même abstraite de tout genre textuel (réglementaire, pédagogique, romanesque, etc., ce qui commande pourtant les sèmes retenus) et par prélèvement de mots, le tout "à partir d'un *a priori* servant à prouver l'existence de cet *a priori*" (Szlamowicz, 2023, p. 284). C'est pourquoi nul observable n'est dégagé, mais, le livre durant, s'exerce le ressassement d'une orthodoxie morale et censément curative d'une activité cérébrale fatiguée.

1.2. Croyance et nomenclature, ou la disparition du genre grammatical

En langue, la plurivocité ne résulte pas d'un ratage par ambiguïté. Pourquoi ce livre déplore-t-il ici un effet supposé de polysémie ? C'est que son progressisme social prétendu le lie paradoxalement à un état régressif dans l'ordre des savoirs : "Les présupposés qui ont permis de constituer le problème de la polysémie sont antérieurs à la formation de la linguistique comme science" et reposent sur une conception vulgaire du langage comme nomenclature. Le mot isolé "résulte d'une décontextualisation [...] Restituer son contexte, c'est restituer les conditions de sa sémantisation, c'est-à-dire de son interprétation comme signe. En d'autres termes, une occurrence n'apparaît comme polysémique que si on la sous-détermine en la coupant de tout contexte, bref, si l'on renonce à la comprendre" (Rastier, 2011, 139)⁵. Le présupposé qui commande la vision de la polysémie comme problème véhicule la croyance que les termes du lexique assurent "l'ancrage référentiel du langage", sans que se posent jamais la question, linguistique, de leur discrétisation, de leur différenciation, et sans que le signifiant y soit autre chose qu'une évidence. Tant s'en faut : chaque "mot", toute lexie, tout syntagme, tout ponctème même et toute rime encore, est défini pour une linguistique du texte, "comme un passage minimal, une zone de localité, [...] un moment stabilisé dans un parcours d'interprétation, stabilisation qui établit corrélativement le signifiant et le signifié, et qu'on doit considérer comme un aboutissement et non un point de départ de ce parcours" (*ib.*, p. 141).

Et faudrait-il qu'un signe devînt polysémique dès lors qu'on prétend ne pas savoir le comprendre en adéquation avec un référent qu'on imagine lui être assignable ? "Les Schtroumpfs, lutins bleuâtres d'une bande dessinée populaire, démentent quotidiennement cette hypothèse. Ne disposant guère que du lexème *schtroumpf*, ils sont pourtant intarissables, se comprennent à merveille, et malgré son âge tendre, le lecteur ordinaire n'en perd pas une miette. Les présomptions interprétatives que permettent le contexte, l'intrigue, les schémas formulaires [...] y suffisent amplement" (*ib.*, p. 144). En termes plus formels, "la polysémie en langue n'est que la normalisation de la créativité sémantique en discours, source de variations bien plus considérables que ce que laissent supposer les dictionnaires" (*ib.*, p. 145) et que ce que s'imagine une simplette crédulité nomenclaturiste acharnée à la traquer.

Le commentaire que fait le livre de la phrase « *pour lutter contre la propagation du virus, le médecin de l'hôpital a demandé aux collégiens de se laver les mains le plus souvent possible* » n'est pas marqué seulement de l'infirmité interprétative qu'on vient de dire. En effet, en même temps que s'expose la croyance naïve que, morphologiquement et sémantiquement, "la personne s'incarne dans le genre du mot – ou même que le genre du mot implique une personne" (Grinshpun et Szlamowicz, 2021, p. 43), les "différents sens du masculin dans notre phrase" (p.51) sont ainsi présentés :

⁵ Ainsi des études ont montré que des mots aussi courants dans le livre que "sens au singulier et sens au pluriel, langue au singulier et langues au pluriel, n'ont pas les mêmes cooccurrents, tant en qualité qu'en quantité, si bien que les singuliers et les pluriels n'ont pas le même statut textuel" (Rastier, 2011, p. 177). Au-delà des contextes proches, l'empan textuel à prendre en compte peut inclure une conversation ou une œuvre entières, compte tenu d'un genre (juridique, romanesque, etc.). Ainsi, lorsque le poète H. Michaux déclare au malheur "Je suis ta ruine", rien n'empêche un lecteur au fait de l'œuvre (et même s'il ne l'est pas, d'ailleurs, mais capable d'attention) d'entendre simultanément "Je suis ruiné par toi" et "Je te ruine", car, dans la dramatique de l'œuvre, destruction, déréliction et révolte vont de pair (Groupe μ, 2015, p. 490).

1) Spécifique : "lorsqu'on parle du 'médecin' et des 'collégiens', le médecin serait un homme et les collégiens des garçons". Il est observé que le genre grammatical féminin "a lui aussi un sens spécifique, c'est-à-dire qu'il sert à désigner une ou des femmes ou encore une ou des filles".

2) Générique, sens que le genre grammatical féminin "n'a pas".

Faux. Dans "Une mère de famille, elle est libre de faire ce qu'elle veut", la valeur générique est obtenue par extraction d'un exemplaire de la classe (Szlamowicz, 2021, p. 65). Dans "La nouvelle recrue sera chargée de diriger l'équipe", le sémantisme lexical de la première lexie n'actualise aucune singularité, il est générique (*ib.*, p. 62). Idem dans "Il reste une personne dans la salle d'attente".

Mais, poursuit le livre, "la notion de sens générique est elle-même ambiguë" :

2.1) "Sens neutre" : "en termes psychologiques, la notion de neutre peut vouloir dire que la personne à laquelle le médecin fait référence est androgyne, c'est-à-dire qu'il nous est impossible de lui assigner un genre⁶, ou simplement qu'elle ne s'identifie ni au genre féminin ni au genre masculin"⁷. Commentaire : "la notion de neutre est une notion psychologique⁸ qui n'est pas facile à définir ni à concevoir. C'est vrai pour des visages, mais également pour la forme grammaticale masculine" (p. 53).

Difficile à concevoir ? Dans "Allons, enfants de la patrie...", le nom est de morphologie masculine à valeur sémantique neutre de collectif. Mais c'est une manie restrictive, ascientifique, de ce genre d'études de retenir uniquement non seulement des noms, mais encore qui soient, hors contexte, de sémantisme discontinu et non-collectif. Ainsi que d'éluder des règles systémiques interférentes ("mon enfant" implique une règle morpho-phonologique) (*ib.*, pp. 58-60).

En fait, parlant de "masculin générique" le livre ici évoque le masculin neutre, c'est-à-dire des items morphologiquement masculins et dont la valeur sémantique est suspensive du point de vue de l'identification du sexe – ce qui ne se peut que "dans le cas de substantifs dotés d'une possible alternance morphologique", comme dans (*ib.*, p. 62)

"le candidat devra montrer ses capacités à diriger l'équipe" (le futur indique une compréhension dépersonnalisante, glosable par 'qui que ce soit')

"la dernière candidate s'est montrée la plus brillante de la journée" (procès et donc personne spécifique), et ce, à condition que soit conservé le trait 'humain' (par opposition à *portier-portière* ou *battant-battante*).

On accède par ces exemples à une autre valeur du mot générique, "qui décrit des phénomènes d'une plus grande extension" que quelque indexation sexuelle supposée. "En effet, un énoncé peut avoir une valeur générique c'est-à-dire être détaché d'une actualisation occurrenceielle ("les usagers doivent sortir les poubelles avant 18h00") ou bien une valeur spécifique, c'est-à-dire portant sur un moment repérable ("les voisins ont encore fait du bruit hier soir") : cette opposition ne concerne pas le genre des substantifs, mais l'extension des procès" (*ib.*).

⁶ Cette glose de l'androgynie serait contestable, l'expression "assigner un genre" est sans doute reprise à un usage courant en matière de transidentité.

⁷ Sont ici conjuguées la notion additive *l'un et l'autre* (à deux) et la notion soustractive *ni l'un ni l'autre* (de deux). Aucune n'a de pertinence, on le verra, pour la donnée en cause, le neutre sémantique porté par des formes linguistiques.

⁸ Il se trouve qu'elle est aussi linguistique (ex. néerl. *het kind*, all. *das Kind* - l'enfant). Dans ces langues, la forme grammaticale neutre s'oppose aux deux autres, nonobstant ce qui serait "vrai pour des visages".

Tout locuteur connaissant sa langue constate ici que le genre grammatical ne suffit pas à fonder, intrinsèquement, de la généricité, mais interagit avec le nombre, le contexte discursif, la nature des procès, le cas échéant aspectuelle.

On distinguera donc sous la qualification de "neutre", sémantique, quant au trait de sexualité, ce que Szlamowicz appelle :

- Neutre d'indifférence (genre non pris en compte parce que non pertinent en contexte) : "le médecin" dans la phrase du livre, "le contribuable paiera ses impôts", "les trompettes et les trombones" (métonymie), tout mot spécifiant une qualité abstraction faite de ses représentants en discours ("sentinelle").

- Neutre impersonnel, hors actancialité : "il pleut" ; ou par indistinction actancielle : "ils vont encore augmenter les impôts".

- Neutre de regroupement, impliquant collectif (*public, chorale*) et pluriel. Dans "avez-vous des enfants ? - Oui, un. Une fille" (*ib.*, 60), le pluriel *des enfants* renvoie à la fois à l'abstraction quant au sexe et à une indétermination numérique. On y revient ci-après, dans l'examen d'un test mentionné dans le livre.

2.2) "Sens mixte" : plus "adapté pour caractériser un terme au masculin pluriel (comme dans *ces filles et ces garçons sont des collégiens*)".

Mais ce "sens mixte est lui-même ambigu. En effet, une expression comme *les collégiens* peut servir à désigner un garçon et cinquante filles, ou une fille et cinquante garçons, ou encore une moitié de filles et une moitié de garçons". "Le plus souvent", assure le livre, le sens mixte s'entend pour une moitié de filles et une moitié de garçons (critère du nombre selon une vraisemblance supposée jusqu'à ce point de précision arithmétique dans tout le corps social).

" En lisant la phrase décrivant le médecin et les collégiens, le cerveau va devoir choisir entre ces différents sens. [...] tout en ayant conscience que le genre générique est lui-même ambigu (majorité d'hommes, de femmes ou moitié-moitié). Ce n'est pas une tâche facile pour un cerveau qui cherche constamment à économiser ses ressources et [...] à mettre en place des stratégies [...] pour résoudre cette ambiguïté à moindre coût" (p. 54)⁹.

1.3. Magie contre fondements scientifiques

On trouve ici un cas d'application de ces remarques de Lassègue J. et Longo G. (2025, p.55-56) : "Notons qu'une construction de connaissance scientifique, une science, se doit de partir de principes forts (l' *apeiron* d'Anaximandre, la ligne sans épaisseur d'Euclide, l'héliocentrisme de Copernic, le principe d'inertie de Galilée, la machine numérique et potentiellement infinie de Turing [...]) en vue de déduire avec rigueur des conséquences précises et qui permettent, le cas échéant, de réviser les principes. Dans le cas qui nous occupe, la situation est inversée : on a construit un consensus mou fondé sur des métaphores faibles selon lesquelles les processus" neurologiques cérébraux, grammaticaux ou sociaux dont la définition est laissée au sens commun, aboutiraient à des conséquences fortes et parfois même radicales sur la connaissance du monde et

⁹ Ce postulat coût/rendement n'est pas sans rappeler la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson : ce cerveau-là obéit à un principe d'économie cognitive et de proportion effort-rendement qui vise à réguler et à limiter les calculs inférentiels. Toutefois, aucune description ni mesure de ces efforts de traitement n'est même évoquée : neurologie et physiologie sont absentes. On n'a à lire qu'une métaphore floue : des "ampoules" s'allument, clignent ou s'éteignent dans ledit cerveau.

la façon "dont doivent être régis [...] les rapports sociaux [notamment éducationnels ...]. Il y a là une *prolétarianisation* de la pensée au sens que Bernard Stiegler donnait à ce terme".

Car ce fonctionnement cérébral réduit à un principe de moindre effort se donne pour fondé en nature, le signe (réduit là, rappelons-le, à un mot du lexique) y passe pour un objet physique comme un autre (le signifiant est donné là, évidemment perceptible), qui renvoie à un référent dans le monde (option réaliste naïve : p. ex. une femme pratiquant la médecine ou des moitiés de groupes de collégiens) ou à une représentation (option mentaliste, sans qu'on sache jamais s'il s'agit sous ce nom d'une croyance, d'une image mentale, d'une opinion individuelle ou dans telle mesure partagée, d'un sens linguistique). Ce signe alors "fonctionne comme le signe magique : si je prononce le nom, j'évoque le dieu au sens où je suscite sa présence et où l'invocation entraîne l'évocation. Ce *si-alors* au fondement de toute magie partage la même forme que le signe indiciaire : *si* fumée, *alors* feu", *si* collégiens, *alors* moitié garçons-moitié filles ("le plus souvent"). Selon ce modèle, "le signifiant et le signifié sont considérés comme deux objets en relation temporelle nécessaire : le mot, objet signifiant, suscite la chose, objet signifié ; et, par transfert magique, la chose suscitée [par cette opération d'inférence] devient la source de l'évidence référentielle" (Rastier, 2018, pp. 166-167). Signe et monde sont homologues, tel un livre d'images. Au passage, on note que ce réalisme, court et convaincu, ne comprend ni mondes abstraits, justement scientifiques, ni mondes d'absents (souvenirs ou futurs), ni transferts (enfant s'adressant à sa peluche et destinant son propos à des adultes présents ou absents), ni mondes ludiques ou mythiques. Arc-bouté qu'il est sur une ontologie naïve, y fait défaut l'architecture défective de la différence, soit l'un des apports capitaux de la science linguistique¹⁰. "On peut dire, écrivait Benveniste (1966, p. 23), que la langue se caractérise moins par ce qu'elle exprime que par ce qu'elle distingue [...] rien ne signifie en soi et par vocation naturelle". Loin d'un "acte de foi qui subordonnerait l'apparence des signifiés à l'essence des choses" (Rastier, 2018, p. 11), imaginaire ou doxique.

Le signe en effet se caractérise par sa dépendance aux textes et contextes "comme par son emploi différentiel avec les autres signes qui résulte de son engagement dans un système linguistique", double engagement, syntagmatique et paradigmatic, où il porte *in absentia* tous ceux dont il se différencie (Rastier 2018, p. 124). "Dans chaque signe existant vient donc s'intégrer, se post-élaborer une valeur déterminée [...] qui n'est jamais déterminée que par l'ensemble des signes présents ou absents au même moment ; et comme le nombre et l'aspect réciproque et relatif de ces signes changent de moment en moment d'une manière infinie, le résultat de cette activité pour chaque signe et pour l'ensemble change aussi de moment en moment dans une mesure non calculable"(Saussure, 2002, 88). C'est dire qu'il n'y a pas d'entité sémiotique qui serait figée ou appelée à l'être d'une façon améliorable, elle est toujours effet d'interprétation et de discrétisation permanentes, tant comme signifiant que comme signifié. "Appliqué au signe linguistique, l'idéal sémiotique de l'univocité équivaldrait non pas à la fixation de la signification, mais à la perte du sens" (Rastier, 2021, p. 40). A l'éviction de temps, d'espaces, de modes (l'irréel p.ex.) et des absents de l'interlocution directe, de tout ce qui est distinct du *hic et*

¹⁰ Développés spécialement dans Coursil (2015). Au reste, parallèlement, l'édifice de l'ontologie est ruiné par les révolutions scientifiques, de la thermodynamique à la théorie quantique, réfléchies en philosophie notamment par Cassirer et Simondon (Rastier 2018, p. 233).

nunc, soit l'éviction de la fonction rectrice de la zone distale de l'entour humain dans le modèle sémiotique des zones anthropiques de Rastier (2018, pp.172-181).

Il se comprend ainsi que la réduction à l'inférence et à la référence est un réductionnisme ascientifique, et même antiscientifique, si l'on suit Bachelard quand il écrit dans *La formation de l'esprit scientifique* (p.14) : "La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort". Son réalisme naïf arrête la recherche au lieu de la provoquer.

Toutefois, une réduction militante à une inférence magique ou à un référent naïf ne saurait altérer ce qu'attestent du langage les pratiques de tout parlant/entendant. Néanmoins, le livre assure : "*La forme grammaticale masculine – lorsqu'elle se réfère à des êtres animés – active de manière automatique et très rapide les connexions neuronales associées aux hommes, que nous avons présentées comme des ampoules. Le message principal qui ressort de l'ensemble des recherches scientifiques que nous avons présentées dans ce livre se résume ainsi : l'idée selon laquelle la forme masculine pourrait prendre une valeur neutre est tout simplement incompatible avec la manière dont notre cerveau fonctionne*" (p.154). C'est pourquoi l'énoncé *Colette est mon auteur préféré*, où *auteur* est un masculin neutre par indifférence (puisqu'il évite de sélectionner Colette seulement parmi des autrices), et l'énoncé *Colette est parmi mes auteurs préférés*, où *auteurs* est un masculin neutre par regroupement, accablent le cerveau de pénibilité interprétative, et sans doute ce type de phrases exerce-t-il cette nocivité dans l'espèce depuis des millénaires. "*L'apprentissage du sens spécifique du masculin se fait très tôt, durant la période préscolaire déjà, et elle ne peut que très difficilement être remplacée ensuite par une autre*" (*ib.*). Outre qu'il ne s'agit pas d'un remplacement (les distinctions sémantiques sont simultanément, différenciellement, mises en jeu), voilà un cas très restreint où le développement ontogénétique n'aurait pas pour effet d'accroître les capacités, mais de perturber la toute simplicité du fonctionnement cérébral naturel.

Une conséquence apparaît en ce point. La prétention à évacuer l'intérêt de l'équivocité textuelle, à éliminer la fécondité intellectuelle de la généricité, à évincer la distinctivité paradigmatique et la contrastivité syntagmatique (absence et contexte), prive l'enfant de formation aux ressources de la langue et de la jouissance qu'elles recèlent – les enfants explorent et travaillent la langue, ils en jouent ; voilà comment une bien-pensance ascientifique bride leurs imaginaires et leurs intelligences, spécialement dans le registre de l'élaboration contre-intuitive qu'illustre l'abstraction scientifique, elle abîme leurs sources de créativité et de sublimation. Certes, on n'en proclame pas l'intention, on l'accomplit seulement par effet de militance, par injonctions moralisantes en habits de fausse science.

Cette méconnaissance de fondamentaux sémiotiques et par là de savoirs scientifiques contemporains, se pare de la réification de préjugés macroscopiques et d'une présentation du langage comme calque de "réalités"¹¹, si fortement que le livre en vient à un singulier mépris de la diversité des langues. Car s'y attestent des catégorisations par genre radicalement différentes de celles des langues (principalement français, secondairement anglais ou allemand) qui passent pour inspirer l'ouvrage. On lit en effet (p.-98-99) :

¹¹ Perry (2014, p. 195 et 187) estime que la féminisation des noms de métier ou de fonction "renforce, si elle est systématique, la dualité sexuée" et qu'a fait de même la dénomination de la loi autorisant le mariage aux couples dits 'de même sexe' dans les controverses médiatiques. Des effets paradoxaux se produisent fréquemment, en sociologie et en psychologie, en marge de ce qui était explicitement voulu.

Tout se passe comme si notre cerveau ne semblait pas pouvoir se passer d'attribuer un genre aux personnes qu'on lui présente. Or, dans les langues où le masculin et le féminin cohabitent [on est donc en grammaire], lorsqu'on présente au cerveau des personnes [celles-ci sont hors langue] en utilisant la marque grammaticale masculine, celui-ci forme spontanément des représentations masculines. L'interprétation dite 'générique' du masculin est possible, [...] mais très difficile à adopter pour notre cerveau, probablement parce que l'association "masculin = homme" est ancrée très tôt dans notre vie.

Que se passe-t-il si "on présente au cerveau des personnes" de plus d'un sexe (mon frère, ma sœur, ma cousine, mon cousin, p.ex.) "en utilisant" une forme – supposément indexicale, puisqu'elle montre ces personnes, qu'elle les présente, selon cette conception indigente du langage – qui serait sémantiquement générique ? Il serait vraiment à la peine de se les "représenter", selon ce scénario d'inscription cérébrale captant le décalque verbal de réalités certaines ? Ce qui étonne, c'est à quel point cette dramaturgie joue sur la coprésence de cerveau et de mot-avec-chose, sans interlocutions, sans les rétroactions ni les anticipations ni les parodies ni les rôles ni l'équivocité ni les adresses directes et sélectives ni les destinations à des absents ni les transferts psychiques modulant des "identités" ni les différents niveaux de langue interférant.

« Pour des langues qui n'ont pas de marque grammaticale de genre, les représentations du genre ["représentations" situerait en langues ? mais "genre" hors langues] s'appuient principalement sur des stéréotypes. Ce qui n'est, en terme sociétal, pas forcément très positif non plus. »

Une telle dévaluation de principe permet de faire l'impasse sur le cas des langues qui n'ont pas de genre grammatical et qu'il faudrait, selon la stricte logique de cette imagination que la langue impose et gauchit une vision du monde et de la société, réputer incapables de dire des différences sexuelles. La correspondance objectiviste du mot avec une chose avérée dispense aussi de concevoir des sémantiques différenciées selon les langues, d'autant que l'appel à l'activité du cerveau évoque la possible transmutation d'une science humaine en projet naturaliste¹².

De toute façon, la (dis)qualification comme "stéréotypes" des classements effectués par ces langues atteste méprise ou mépris. Le genre est formé sémantiquement et morphologiquement selon des délimitations propres à une culture. Ainsi le swahili ne fonde pas sur une opposition sexuelle sa catégorisation en genres. Ainsi des langues algonquines, qui posent animés (dont 'homme', 'femme', 'framboise' et 'pain', mais ni 'fraise' ni 'soupe') et inanimés¹³. Différents cas où se voit l'imprudence de croire le genre décalqué sur des "référents" sexuels. Par où se fait voir le vrai stéréotype : s'imaginer que, en langues et en linguistique, le genre désignerait de purs et simples realia, alors qu'il forme des types ou classes de mots. Y compris dans les systèmes de parenté, dont les structures et souvent l'intraductibilité sont propres à altérer les imaginaires centrés sur les langues connues dans l'ouvrage¹⁴.

¹² Rastier, F., (2007) « Du réalisme au postulat référentiel », [En ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php/http://www.revue-texto.net/1996-2007/Saussure/docannexe/file/Archives/SdT/index.php?id=527>.

¹³ Grinshpun et Szlamowicz, 2021, 27. Cette distinction animé-inanimé était première en indo-européen. Une connaissance de la genèse des genres masculin et féminin contribuerait peut-être à restreindre les convictions "visibilisantes" (p.101) du livre. V. p.ex. R. Garnier, « La bipartition animé/ non animé en indo-européen : le féminin comme troisième genre », in *Observables 1*, 2021, 83-102. Et Fr.-J. Ledo-Lemos, *Femeninum Genus*, München, Lincom Europa, 2003.

¹⁴ Les termes de parenté relèvent pourtant du lexique. Illustrations entre autres dans E. Désveaux, *Quadratura americana*, Genève, Georg, 2001 ; *Avant le genre*, P., EHESS, 2013 ; *La Parole et la Substance*, P., Les Indes savantes, 2016 ; *Sexualités, sociétés, nativités. Une enquête anthropologique*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2022.

Il appartient à l'ascèse scientifique de travailler à se départir de préjugés doxiques. Immersive, une vision du monde "ne peut se modifier décisivement", au contraire d'un point de vue scientifique, qui instaure une distance critique "par une épistémologie, des hypothèses, des méthodes de recueil et de traitement des données, des critères d'interprétation des résultats" (Rastier, 2022, pp. 176,178), p.ex. les critères sémiotiques de la référence, de l'inférence, de la différence. En science, les données ne sont pas déjà là : "C'est la théorie qui fixe les observables et la mesure [...], d'où procède la production de données" (Lassègue et Longo, *op.cit.*, p.315). Le livre, au contraire, enchaîne des illustrations supplémentaires des confusions qu'on vient de voir, dans des discours de confirmation, mais dont les variations mettent en lumière des biais importants sous l'angle de la scientificité dont il se réclame. Examinons de plus près.

2. Des postulats théoriques à leurs investissements en méthodes

2.1. *Test : un premier cas exemplaire : défaillance des fondations*

Sans plus revenir aux principes théorétiques vus jusqu'ici, on s'intéresse maintenant à des aspects plus méthodologiques, en lisant un chapitre entier (pp. 85-107), qui assure énoncer des "avancées" récentes à propos de "l'interprétation" du masculin. On examine des biais, des contradictions internes, la circularité d'arguments, l'indéfinition de variables, et ce qu'on pourrait appeler une obsession de monocausalité. Où il apparaît que l'incomplétude de l'information et le gauchissement des procédures sont revêtus d'oripeaux censés faire valoir des enjeux auto-réputés sociétaux. Ultimement, et axiologiquement, il s'agit de concevoir des pensées non-discriminantes dans l'ordre social par l'effet d'une langue bien (ré)formée comme non discriminante quant au genre grammatical. Mais cette circularité entre langue et pensées correctes ou corrigées sans doute "requiert des notions de morale assez précises qui sont fort loin de toute description et analyse requises par un protocole de recherche" scientifique (Grinshpun, 2023, p. 199).

L'ouvrage se demande si "notre cerveau peut gérer" ce qu'il qualifie de "double lecture", c'est-à-dire envisager la forme grammaticale masculine qui lui est présentée comme générique ou spécifique. D'entrée de jeu, il y a ainsi glissement dans la conceptualisation : il ne pourrait s'agir que de choix exclusifs, non de lecture double.

Il s'agit de construire des "interventions" censées forcer le cerveau à faire choix du générique, donc en contrariant ce qu'on lui a prêté, son irrémédiable tendance naturelle à faire choix du spécifique.

On présente à des "personnes interrogées", non autrement définies dans ces pages 88 et sv., hors contextes linguistiques et hors situations, 200 paires telles que *une soeur - musiciens* et *un frère - chirurgiens*. Le premier item toujours formant lexie (article ou numéral UN + nom au singulier), le second item toujours un nom au pluriel (et nommant métier ou activité, avec alternance morphologique de genre possible, mais non présentée) : pourquoi ces contraintes ? On ne le saura pas, pas plus qu'on ne saura si des items comme *éboueurs*, *recrues* ou *mannequins* ont été présentés. La tâche consiste à dire si la personne "représentée" par le premier mot "peut faire partie" du groupe "représenté" par le second. Les sujets "ont du mal" (mesuré par le temps de réponse, plus long) à répondre oui quand le premier terme "représente" une femme, ce qui signifierait une interprétation spécifique du masculin pour le second terme, celle, présumée toute spontanée, du cerveau. Après 200 paires, on interrompt en rappelant l'existence principielle d'un

"sens mixte" (dans l'acception, donnée pour ambiguë, qui a été mentionnée ci-dessus), et on présente 200 nouvelles paires. Alors le nombre de réponses positives augmente. Clairement, ce résultat est induit par ce rappel, ainsi directif, ce qui est qualifié d' "intervention" expérimentale "explicite". Mais le temps de réponse est là encore plus long pour associer au second item un nom de femme. Dans quelle mesure opère cette équivalence des temps de réponse entre les deux phases, on ne le saura pas.

Aucune question sur les effets possibles de rétroaction, de souvenir de l'étape A quand on passe à l'étape B du test, ou d'anticipations répétées dans le passage de paire en paire. Autant qu'une lacune méthodologique, s'expose là un défaut d'univers de référence : le test ainsi déroulé échappe-t-il à ce qui s'opère au cours ordinaire des échanges verbaux et des textes ? En tout ordre discursif se produisent des anticipations et des rétroactions, "par quoi on entend, pour les unes, le déploiement progressif de gestes discursifs [...] et, pour les autres, l'explicitation de ces gestes par l'exercice rétrospectif d'une réflexivité discursive" (Badir, 2022, p. 42).

Aucune inquiétude ne provient d'usages tels que "Informaticien, c'est une casquette", où un contexte eût engagé une interprétation de neutre par indifférence. Rien non plus de l'équivocité d'items (soeur, tante, etc.), puisque hors contextes. Rien sur la question de savoir si le pluriel des seconds items de chaque paire expose une somme fractionnable de parties ou un regroupement "massif" (musiciens = orchestre). Rien sur le fait qu'une forme de pluriel ne correspond pas nécessairement à une "désignation extensive d'occurrences", mais peut porter des valeurs qualitatives (p.ex. hyperboliques et métaphoriques dans "une bande de voltigeurs de la triple croche" (Szlamowicz, 2022)). Le test ne veut connaître, et vériconditionnellement selon sa doxa, que la numéricité et une appartenance à des identités.

En effet, le matériel et la formulation de la "consigne" qui relie les deux termes de chaque paire induisent et dissimulent l'existence de deux prédictions possibles : l'une emporte une isotopie d'objectivité numérale, du singulier au pluriel, une singularité est censée prendre place dans une multiplicité ; l'autre véhicule une dystopie possible d'identité entre éléments (femme vs hommes). Pourtant, la distinction est écolière entre l'inclusion d'une partie et l'appartenance à un ensemble par tel trait distinctif (sexe). Il est possible à *une* (1 : numéral) *soeur* d'être incluse comme partie des musiciens et de ne pas appartenir à cet ensemble par la distinction de sexe (*une* = alors article féminin).¹⁵

Mais le test ne joue pas seulement de "l'ambiguïté" ou de "la polysémie" (bien que le livre la répute si difficile) de UN(E), il ignore décidément que la généricité du second item de la paire résulte de la conjonction du genre grammatical masculin et du nombre grammatical pluriel. Ce nombre indétermine ce qu'il inclut et néglige quelque appartenance à quelque catégorie. Le test interroge sur la partie d'un tout, et conclut sur une ou des identité(s), scindant subrepticement ce que la langue conjugue dans un effet d'indétermination (numérale et de genre, comme vu plus haut : "vous avez des enfants ?" ; "v'là les musiciens, v'là les comédiens"). Eût-il admis l'intérêt d'une séquence textuelle effective qu'eussent été possibles des parcours interprétatifs moins

¹⁵ En sémiotique, cette distinction est aussi connue sous les noms de méréologie ou organisation Π et de logique des classes ou organisation Σ . Historique et détails dans Groupe μ , 2015.

simplistes et moins répétitifs que ce qui unirait un élément à un ensemble par un trait et/ou une partie à un tout¹⁶.

On ne reviendra plus au fait que ce test confond les marques de genre grammatical (ici masculin) avec de l'extralinguistique sexuel : on peine à "inclure une femme dans un groupe au masculin" : une femme (*réelle*), groupe au masculin (*grammatical*). Sans doute comme dans *le fournisseur*, on ne doit en discours entendre qu'un homme, ni une femme ni un collectif (entreprise), idem dans *la sentinelle* ou *une crapule* où le féminin linguistique certes rend "visible" une femme. En quoi le test, confondant hors contexte discursif personnes (en tant que sexuées) et fonctions, montre invariablement sa disparate ontologique, sa foi dans un décompte, à la fois numéral et sexuel, des mondes qu'il fabrique selon ses convictions téléonomiques et réformatrices.

Mais il révèle encore d'autres présupposés, paradoxaux selon ses propres logiques. Rappelons que le livre a postulé que le cerveau "a tendance à considérer le masculin comme une forme spécifique" (p. 89) – entendre : une forme linguistique porteuse d'une valeur sémantique de masculin spécifique.

Cependant, le test se donne comme mise en scène "d'interventions" (p. 85) "visant à forcer le cerveau à envisager le masculin comme une forme générique" (*ib.*). Le résultat, on l'a vu, constate qu' "on peine à imaginer" qu' "une femme fasse partie d'un groupe au masculin" (p. 91). En dépit du forçage annoncé, c'était en fait cqfd, dût-on feindre la surprise : "il est plus surprenant de voir ce qui se passe dans la seconde partie de l'expérience, après le rappel de la règle [?] du masculin générique. Eh bien, il ne se passe rien". Au point de départ, le point d'arrivée, ou inversement.

En effet, une question fondamentale n'a pas été posée : comment peut-on forcer à faire d'un spécifique un générique, à faire d'un élément hyponyme un hyperonyme, puisque, par définition, le générique suspend toute distinction ? Le générique, ici de forme masculine et plurielle, est *neutralisation*, c'est un [*non* (masculin + féminin + binaire ou "mixte" + LGBTQIA + valeurs de décompte numérique, etc.)], c'est son utilité linguistique en langue commune pour qui sait la parler bien. Le test prétend forcer les sujets à faire d'un x (un féminin) ou d'un y (un masculin) ce qui serait [*non* (x ou y)], à contrefaire la valeur même de langue. A telle enseigne que le commentaire du test fait entrer spécifique et générique dans une opposition binaire où l'un exclut l'autre, où le choix de l'un annule la possibilité du choix de l'autre, il ne pourrait s'agir de l'un à l'autre que d'un "remplacement".

En guise d' "explication", la page 88 compare la tâche réclamée des témoins à celle qui consisterait, après leur avoir demandé de nommer la couleur de petits carrés, de dire ensuite "vert" devant un carré rouge et "rouge" devant un vert. "Le cerveau" prendra à cet effet plus de temps que pour continuer à dire "bleu" devant un carré bleu, p.ex., vu l'accoutumance à la première tâche et à l'usage. Sans qu'il voie vert ce qui est rouge et inversement.

Il s'agirait là, prétend-on, de "la même question" (p. 89) que celle posée à propos de l'interprétation générique du masculin (pluriel) dans le test relaté ci-dessus. Lorsqu'on "pousse à dire" qu' "une sœur peut faire partie d'un groupe de chirurgiens", on demande si les témoins "voient vraiment le groupe de chirurgiens comme également constitué de femmes" (p. 89) (noter

¹⁶ Voir Rastier, François, « De la signification au sens. Pour une sémiotique sans ontologie. » *Texto !* juin-sept. 2003 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html>. (Consulté le 7 avril 2023).

le passage du singulier *une soeur* au pluriel *femmes*). Le mécanisme de substitution contrariante serait le même que pour l'identification de couleurs, sans que, pour autant, le cerveau s'y trompe là aussi : il a bien enregistré un masculin, comme précédemment il ne s'est pas mépris sur un vert ou un rouge, même si on le contrarie en lui faisant dire l'inverse. La comparaison révèle ainsi la vraie compréhension *a priori* conférée au test : spécifique et générique s'opposent comme féminin à masculin. Ce qui, par définition, est absurde : le spécifique hyponyme et le générique hyperonyme ne s'opposent pas comme deux hyponymes entre eux. La conception réellement mise en scène du test ne veut rien savoir de ce qu'est un générique, fait de langue d'emblée voulu irrémédiablement réduit à un spécifique. Cela en jouant simplement de confusions de sens. Car ce qu'on appelle masculin générique est un *neutre* sémantique dans sa valeur générique, et qui se présente sous une *forme masculine*¹⁷.

De surcroît, il est impossible, fondamentalement, que le test et l'anecdote des carrés colorés soient la "même" question. Car, du niveau perceptif au niveau linguistique, il y a un seuil qualitatif (de Guibert et al., 2003, Goldstein, 1983¹⁸), celui, justement du régime sémiotique. Point capital parce qu'il spécifie l'ordre langagier humain. Un élément gestaltiste (perceptif) se définit par un coefficient de covariation *en situation*, dynamiquement, et une configuration gestaltique expose la complexité du champ où s'opère des regroupements (ici en surfaces colorées et leurs bords carrés). Par opposition, l'identité structurelle du langage, phonème ou sème p.ex., neutralise formellement des variations (p.ex. phonétiques), et le segment unitaire structurel du langage est une distribution de facteurs neutralisant la complexité interne de sa programmation (un faisceau de traits distinctifs = 1 phonème ; ou *ces maisons, ces maisons-ci* = 1 lexie). Il y a là *abstraction ou négativité* du mode de définition, qualitatif (identité) et quantitatif (le "compte-pour-un" de l'unité). Le test que relate l'ouvrage s'abîme en constats de pures et simples *mises en présence sensibles* d'éléments covariables (couleurs, carrés sur tel fond). Par quoi ils échappent au mode *négatif* de définition des entités de langage, par quoi ils sont radicalement, définitoirement, en défaut de pertinence quant aux faits langagiers. A quoi servent-ils donc ? On y revient ci-dessous avec le thème des imaginaires sociaux embrigadés pour la "démonstration".

Ce genre d' "interventions" "ne retient que des variables qui sont manipulables dans le sens de la démonstration" (Szlamowicz, 2022, p. 94) poursuivie, pire : les invente et les gauchit. Sans même s'apercevoir que ladite "intervention" peut être lue comme un révélateur de ce que ses imprécisions mêmes imposent comme effets comportementaux chez les sujets qui y sont soumis, y compris l'absence de réflexivité discursive. Et seulement comportementaux, pas nécessairement mentaux. Par l'effet d'une consigne donnée aux témoins, de l'application docile de laquelle on

¹⁷ C'est là un héritage de la morphologie historique du français. Aucune langue n'est sans histoire, par définition. En pure raison, un mot de forme féminine pourrait aussi avoir valeur de neutre sémantique : exemples plus haut. Et à vrai dire, tous les cas de valeur générique sont discursifs, quelle qu'en soit la morphologie en langue. Mais les effets de l'histoire des formes de langue, en ce cas la prévalence de formes masculines pour porter la valeur sémantique de neutre, sont arbitraires au sens saussurien, c'est-à-dire contingents : pas de raisons morales ou métaphysiques que ce soit comme c'est, et pas de raisons davantage que ce soit autrement que ce n'est. Telles sont aussi les lois scientifiques.

¹⁸ Quant aux usages des dénominations de couleurs, on peut aussi se référer à Dubois Danièle, Resche-Rigon Philippe, «*Des catégories perceptives et naturelles. Un exemple d'instrumentalisation de l'anthropologie en sciences cognitives*», in *Journal des anthropologues* 70, 1997, 91-111.

conclut qu'est fondée l'hypothèse pour laquelle elle est fabriquée. Ce dernier point touche aux "effets de tunnel du genre" (id., *ib.*) où s'est engouffré l'ouvrage à coups (et coûts) d'artefacts¹⁹.

2.2. Test : un second cas exemplaire en deux temps : ambitions moralo-sociétales

Il serait long d'examiner tous les aspects de persévération, du surenchérissement dans les mêmes convictions simples quant aux rapports genre (et nombre) - effets de désignation, mais on examinera une des "explications" que le livre développe de ce "monde dominé par le masculin" (p.98) linguistico-sociologico-axiologique, tout à la fois. Car l'ouvrage, tout à sa pente de (ré)éducation, se met à chercher (pp.96-97) pourquoi il est si "difficile à notre cerveau d'adopter" une interprétation générique. Il l'estime "empêché" d'y parvenir par la précocité (dès l'âge de 3 ans) de la "force d'association entre la forme grammaticale masculine et son sens spécifique", laquelle force est "plus rapidement enracinée chez les filles" au motif qu'on "leur parle en utilisant le féminin" [toujours et partout, à propos de tout ?], si bien que, par contraste, "le masculin [grammatical] représente l'autre, à savoir les garçons et les hommes". Il se voue alors à le démontrer. Hors tout contexte ordinaire d'adresse (en présence) et de destination (en absence). Le différentiel dans lesdites précocités sera appuyé du calcul de mouvements ou d'arrêts oculaires sur écran. A des enfants de 3 à 5 ans, sont présentées simultanément sur écran d'ordinateur²⁰ deux images, l'une représentant un groupe mixte (femmes et hommes), l'autre un groupe d'hommes, tandis qu'une voix (laquelle ? venue d'où ?) enjoint aux enfants "regarde les [métiers]", p.ex. "les infirmiers" — ces dénominations énoncées toujours au masculin pluriel. On mesure les mouvements oculaires pour déduire quelle image leurs yeux regardent le plus souvent et le plus longtemps.

Bien évidemment, il n'y a qu'une interprétation possible aux temps de fixation, celle de l'hypothèse initiale, qui n'aura été qu'une certitude à "justifier"²¹. Rien chez ces *psycholinguistes* qui évoquerait ce que, d'images porteuses de la distinction des sexes, peut retenir un regard enfantin, rien après un siècle de freudisme sur ce qui ferait à cet âge repérage de la différence des sexes par rapport à soi (fille, garçon) et par rapport à l'autre (des images supposément bisexuelles ou non) et même repérage du sexuel comme tel tout d'abord ; ou encore des travaux comme ceux de J. Laplanche sur ce que la soumission de ce test aux enfants peut induire de séduction et d'envie de se régler sur ce qu'ils supposent ou devinent des attentes de l'adulte²².

¹⁹ Les minces passages à s'intéresser au cas des bilingues évidemment excluent les locuteurs de langues sans genre grammatical, puisque la croyance qui gouverne ces tests est que les formes de langue ont correspondance binaire et sexuée dans de l'extra-linguistique. Ce qui en est dit néanmoins est quelque peu simple. Ainsi, pour des bilingues anglais-français, à propos des paires comme celles mentionnées, sans que jamais y soient pris en compte les fonctionnements grammaticaux réels, tels que les mentions du genre dans *son couturier/son infirmier - sa couturière/son infirmière - his nurse/her nurse* (accords des possessifs avec le nom de la lexie en français ou par anaphore avec le nom du possesseur en anglais, + règle morpho-phonologique devant voyelle pour *son*).

²⁰ en quelles teintes, chaudes ou froides pour le temps de fixation ? constantes ou différenciées ? On ne le saura pas.

²¹ Pour une analyse des implications en termes de corrélation et de causalité, v. plus loin.

²² Il est connu combien l'intonation portée par la voix "trace un chemin dans le dédale polysémique du langage, en donnant une direction, un sens". La médiation vocale choisie au sein du dispositif engage sensiblement "les mots parlés aux enfants" dans une "valeur d'objets transitionnels" (Blondiaux, 2018, 97). Où s'impliquent en situation normale échanges de regards, de mots, de vocalisations, sinon de pointages entre enfants et adultes, partage de la

Mais les résultats d'abonder selon les catégories présupposées et dans le sens souhaité, puisque, l'expérience même énonce et construit du masculin spécifique, de toute façon hors tout contexte effectif, pertinent, de généricité, et cela entre 3 et 5 ans sans prise en compte des ressources du développement intellectuel en cours et à venir. Dès 3 ans, "les filles regardaient surtout les images montrant uniquement des hommes" lorsqu'elles entendaient la voix "présentant un métier au masculin", les garçons également mais plus tardivement [?].

Fait d'ignorance réitérée de la linguistique : la langue (l'épreuve, rappelons-le, est envisagée sous l'angle de valeurs générique ou spécifique de formes grammaticales masculines) passe ici pour mise en évidence dans des listes verbalisées de professions elles-mêmes mises en parallèle avec des images de groupes. Mais c'est là confondre des figures doxiques d'impressions référentielles données pour binaires sexuelles et des catégories socioprofessionnelles — là tout ressortit à des ordres de réalités non linguistiques, à de l'extralinguistique. Laissons ce que peuvent y entendre en langue des sujets âgés de 3 à 5 ans : le "jeu" proposé va de toute façon de choses à choses, hors faits de langue.

D'où suivent deux interrogations graves : quel monde "décrivons-nous" à nos enfants en utilisant "constamment" *le* masculin ? demande le livre. Ainsi est imputée à la forme grammaticale masculine la description de "quel monde", et est imputé aux usages ordinaires celui qui a été fabriqué de façon ... stéréotypée, non sans volonté de mettre en cause les usages, si variés fussent-ils cependant, des locuteurs ordinaires. Et quels effets ont ces "représentations" que "nous" instillons aux enfants sur leurs choix d'études et leurs orientations professionnelles ? est-il demandé non sans blâme. On va le voir pour une classe d'âge plus loin.

Il importe d'interroger ces suggestions de bienfaisance linguistique et morale, à promouvoir en éducation. Car enfin, savoir distinguer une forme de la morphologie française, p.ex. un masculin, d'une valeur sémantique, p.ex. masculin, féminin, neutre, et comprendre et pratiquer sur des classes de mots des jeux d'oppositions paradigmatiques et d'équivoques sémantiques, c'est exercer en discours la puissance de distinctivité définitoire du langage. Et savoir utiliser avec adéquation pour le sens à élaborer en discours la valeur de généricité, ce n'est pas appliquer "par défaut" (p.109 et 157) une lacune ou un travers de langue, c'est être capable d'opérer une distinction nécessaire aux opérations intellectuelles, p.ex. d'hyponymie-hyperonymie, indispensables dans de nombreux domaines de connaissance. Voilà ce qui doit être appris par ceux qui sont nouveaux dans le monde, et non obturé "pour" eux.

Outre qu'on peut entendre les préconisations éducatives du livre comme velléités d'arracher l'enfant à son affiliation symbolique en langue, à son intimité avec sa langue, dont il sait jouer, pour le placer dans un monde prétendu meilleur (Grinshpun, 2023, 228).

L'ouvrage en effet s'obstine et imagine (p. 102 et sv.) qu'en mettant systématiquement des noms de métiers au genre morphologique féminin, des associations seront modifiées au niveau sociétal entre métiers et répartition des sexes. Ainsi relate-t-il que des filles et des garçons entre 13 et 14 ans, sommés de dire leur niveau de confiance en trois degrés dans la réussite aux études selon que les métiers correspondants leur sont présentés à la forme du masculin pluriel (valant neutre sémantique) ou en doublets de forme grammaticale masculine et féminine, ou en forme contractée (*chirurgien(ne)s*), se comportent ainsi : les filles plus confiantes de réussir si les

saillance d'un objet : réciprocité sémiotique où objectivité et intersubjectivité se construisent ensemble (Rastier, 2018, p. 186).

métiers/études sont présentés en doublets²³ ou formes contractées (*les mathématicien(ne)s*), où le livre découvre "un effet clair de la forme langagière sur le sentiment d'efficacité aux études". Même effet chez les garçons, parce que, lit-on, ils dévalorisent "les professions au féminin" [aucune n'est donnée sous cette seule forme] et donc jugent qu'elles sont plus faciles, donc qu'ils y réussiraient. Toutefois, cette hypothèse et sa narrativité fantasque sont écartées, car elles ne sauraient s'appliquer aux professions de statut social élevé présentées en forme contractée ou en doublets. De sorte que le comportement des garçons reste sans explication.

On s'étonne que les développements argumentatifs du livre confèrent portée équivalente à des réponses d'enfants de 3-4 ans et d'adolescents de 13-14 ans, comme si l'imprégnation des enfants par un environnement langagier significatif et les ruptures caractéristiques des adolescents n'étaient pas corrélables à des appréciations différentes des différents matériaux des tests relatifs aux sexes et aux métiers (Quentel, 2023).

En outre, il y a confusion entre confiance en soi et déclaration de confiance en soi ... *imposée* par la consigne (Szlamowicz 2022, p. 98) : de la définition fabriquée par l'artefact, on conclut à de la réalité hors artefact. Or, ce dehors est à tout le moins multifactoriel... à tel point que les auteurs du test laissent les adolescents "libres d'imaginer" ce que signifie le terme "réussir" lié aux genres du test, "afin de ne pas les influencer" (p. 104). De sorte qu'on ignore ce qu'ils ont signifié en prononçant leurs choix : avec de telles variables cachées, que valent les associations demandées aux sujets sur le thème du genre ?²⁴

Constatons d'ailleurs la naïveté de la croyance en la dénotation lexicale et la négligence de théories interprétatives du sens textuel. En fait, c'est en tant qu'elle réifie la doxa que cette naïveté référentialiste pourrait elle-même intéresser une psychologie et la sémantique.

2.3. Des effets de tunnel

Mais enfin, "pourquoi ne pas étudier les réalités socio-professionnelles plutôt que de prétendre analyser une intériorité putative²⁵, qui n'est jamais abordée autrement que par des sacs de mots dont le sens a été décidé préalablement à l'étude ?" (Szlamowicz 2022, 94). Il est pourtant d'autres présentations de l'effectivité des professions que ces formes d'écriture, et moins inconsistantes : des données sociologiques, puisqu'on se dit "au niveau sociétal". On retrouve ici l'effet de tunnel mental qu'exerce le genre ambiguë et fort simplement entendu.

Ce privilège prétendument accordé au sociétal va cependant de pair avec l'insouciance à prendre en compte les pratiques réelles en termes sociolinguistiques : variantes diastratiques (les

²³ *Les mathématiciens et mathématiciennes*. Il ne s'agit pas d'un doublet lexical, lequel reproduirait le déterminant devant le second nom (*les mathématiciens et les mathématiciennes*) et ainsi énumérerait distinctement deux éléments coordonnés, mais d'un syntagme avec mise en *facteur commun* du déterminant des termes coordonnés, ce qui globalise, ce qui les parenthétise (*les[mathématiciens et mathématiciennes]*), ce qui, dans un énoncé complet, annule la possibilité de prédications distinctes pour les uns et pour les autres : un prédicat ne pourrait s'y appliquer qu'à l'ensemble qu'ils forment. De sorte que le test, qui suppose la dissociation des termes que la règle syntagmatique parenthétise, exige une réponse incohérente avec la règle de langue.

²⁴ Se constate ici un problème dit de spin : tendance à présenter des résultats faibles ou négatifs comme certains ou positifs. Sur ce point, l'article de P. Lornac (2025) illustre avec précision ce travers dans des publications se qualifiant de "scientifiques" au nom des tests "expérimentaux" qu'elles arborent en faveur de l'écriture dite inclusive avec la prétention illusoire de mettre en cause l'usage d'un masculin générique.

²⁵ Voir *in fine* à propos de la non prise en compte des attitudes des témoins.

usages de classe, de milieu), diaphasiques (registres de style), diatopiques (régionaux), diachroniques (générations, études longitudinales), comme si nulle interaction ne commandait l'adéquation ou non d'une manière de parler. Comme il s'accommode de la non-prise en compte d'études statistiques susceptibles de mettre en cause substantiellement les hypothèses mono-orientées qui commandent les tests et leurs conclusions : elles mettraient en évidence des variables omises et des biais d'interprétation ou de confirmation (un entre-soi de connivences se confortant mutuellement)²⁶.

Il ne reste donc guère de consistance à l'affirmation de la mono-organisation du réel, qui "soutient" l'ouvrage : "finalement, toute réalité est socialement construite" (p. 101) et, spécialement le "fait que le genre grammatical masculin nous force à voir le monde au travers d'un prisme masculin" (*ib.*²⁷). Non seulement l'invocation de ce registre social est biaisée comme on vient de le montrer, mais encore ce privilège à lui décerné est gauchissement du réel. Car la réalité est aussi cognitivement construite, comme on le constate en cas d'agnosie et, différemment, d'aphasie, si l'on veut bien retenir le principe dit du cristal par Freud : les lignes de fracture pathologiques révèlent les fonctionnements réels ordinaires. Il faut donc distinguer. Et encore, il faut parler des réalités ergologiquement construites (outils comme, dans le livre même, écrans d'ordinateur, appareils de mesure temporelle oculaire) et de la construction axiologique des réalités (l'ouvrage ici examiné surabonde en exemples sur ce point, car il se donne mission d'améliorer les manières de dire). Les artefacts expérimentaux cités dans l'ouvrage n'échappent à aucun de ces critères : ce sont des outils fabriqués, ils relèvent d'attendus sociétaux des chercheurs, de leur crédit social, de leurs valeurs, de leur (in)capacité à connaître en déclinant des postulats, p.ex.²⁸.

²⁶ Porterait la contradiction p.ex. les études de J-L Auduc ; celles de P. Givord (INSEE Références, éd.2020) ; celles de C. Godonou, portant entre autres sur la comparaison de biais évaluatifs dans les résultats scolaires, ou sur "les mécanismes à l'origine des disparités de genre en mathématiques : préférences, performance, discrimination ou stéréotypes?" (<https://decolonialisme.fr/?8461>) ; aussi l'étude de M.Stellinga sur les choix de carrières (d'où s'inverserait ce que croit le livre et qu'il appelle, p.101, les "perceptions faussées des métiers"). Les "inégalités" socio-professionnelles réelles ne sont nullement conformes aux attendus du livre ("qui peut réussir dans un métier?", p. 104). En outre, le livre méconnaît des critères anthropologiques fondamentaux des divisions sexuelles du travail, p. ex. le rapport entre métiers féminins et des interdits relatifs au sang (A. Testard, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Gallimard, 2014) dans telles conditions, ou la gestion "privilégiée" de la mort par les hommes (ainsi de la guerre (E. Désveaux, notamment *Quadratura americana*, Genève, Georg, 2001 ; J. Szlamowicz 2022,133-134)) et des traditions ethnologiques d'un autre rapport de métiers féminins à la mort (Y. Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, Gallimard, 1979). Les références d'ordre sociologique du livre ne font pas davantage mention de critères récents, quoi qu'on en pense : "la gestionnaire en inclusion de l'entreprise explique que dans les parcs Disney, on bannira la référence aux garçons et aux filles, pour leur permettre de vivre ce 'moment magique' où ils ne s'identifieront plus à leur genre" (M. Bock-Côté, in *Le Figaro* 2-3/4/2022, 17). Ou encore sur les évolutions des sex ratios dans des domaines autrement prégnants que les catégories qu'il traite erronément : "75 % des adolescents qui demandent à changer de genre sont des filles [...] phénomène nouveau" (N. Athéa, entretien dans *Marianne*, consulté en ligne le 18/04/2023).

²⁷ La phrase qui précède dit néanmoins : "Il faut toujours se méfier des liens de causalité trop simples".

²⁸ Sur ces distinctions, voir diversement et continûment Milner 1989, Quentel 1997, Guyard et Urien 2006, Rastier 2018. L'ouvrage emploie confusément *norme* comme grammaticalité, comme contrainte sociale et comme valeur morale, et même comme synonyme de *stéréotype* : il s'agit d'aider le cerveau à "se détacher des croyances partagées et des normes, autrement dit des stéréotypes" (p.155), comme si partage d'usage et figement étaient choses coïncidentes, et comme si "notre" cerveau ignorait la conflictualité des usages. Serait-il affligé de ceux qui "nous forcent à voir le monde de manière erronée et limitée" (*ib.*) ? Toutefois, contradictoirement, il est doté des capacités

Une dernière observation. On constate dans ces tests la prépondérance des noms, guère de verbes ni de déterminants, pas d'adverbes modalisateurs, d'adjectivations, de modes, d'aspects, de modalités, de pronoms ni de marqueurs de discours. Pourtant tout cela importe à construire des repères pour des analyses qui ne seraient pas faites que d'oppositions dichotomiques (métiers H ou F, générique vs spécifique, p.ex.), mais aussi de gradations, voire de dépendances (hiérarchies professionnelles, ou parties-tout, p.ex.), en tout cas de tensions entre pôles sur certaine étendue textuelle (p.ex. le tempo argumentatif des propositions), évolutives au fil de textes. Même adjectifs, adverbes, prépositions et conjonctions sont susceptibles, comme opérateurs de gradations ou de tensions, de faire valoir des modes et des aspects (Badir 2022, p. 174). De telles altérations de sens, possibles au fil de textes, évidemment mettent à mal la représentation du sens comme compositionnel (ainsi que l'imaginent les dislocations ou les collages de morphèmes dans l'écriture dite inclusive) ou comme inscrit dans des isolats lexicaux pesamment décomptés dans les procédures de testing, selon la naturalité nomenclaturiste qui hante une correspondance mot-chose supposée unique pour "notre" cerveau à travers milieux, styles ou générations²⁹.

2.4. Indications problématiques

Il reste à parcourir brièvement quelques-uns des "remèdes" exemplaires aux maux "du langage". Où l'ouvrage perpétue ce qu'il expose continûment, mais impute à des tiers, et qu'il appelle (p. 151) "une vision très rigide de la langue" (le genre comme diktat sur la pensée, la nomenclature, des stéréotypes).

Ainsi, on peut lire p.136 que des graphies telles que *directeur.trice* (en se gardant de relever qu'on trouve aussi *directeur.ice*, *directeurice*, *direct.eu.rice*) pourraient "poser quelques ralentissements de lecture, du moins lors de premières lectures"³⁰, ou des problèmes pour dyslexiques, mais "au même titre, sûrement, que les mots ou phrases ayant des apostrophes, des accents ou des formes dont la prononciation n'est pas transparente comme *oignon* ou *monsieur*". Cet énoncé avance pêle-mêle des situations et données hétérogènes : les accents (*é*, *è* p.ex.) sont soumis à des règles intelligibles et constantes, de même les apostrophes (élimination p.ex. *l'éclat*, ou *la banche* vs *l'anche*) ; les graphies ne font pas que noter des prononciations, ni ce de façon "transparente" : elles notent aussi des accords (*les enfants chantent*) et des familles morphologiques (*pot-poterie*, *peau - peler* ; *dense-*

de s'auto-fortifier éthiquement par de nouvelles normes, pour s'épargner la pénibilité cognitive induite par ces forçages de genre grammatical. Ces normes de facture neuve qu'il est pressé d'adopter ne seraient tout uniment qu'allègement cognitif, bienfait moral et progrès social.

²⁹ Certes, des divergences d'opinion sont mentionnées p.ex. p.109. Mais toujours dans une perspective dévalorisante ("une partie de la population reste encore aujourd'hui d'accord avec les principes d'une société androcentrée [...] Ces personnes continueront à utiliser le masculin comme valeur par défaut, ainsi qu'à véhiculer des stéréotypes de genre dans leur manière de parler du monde", p.109), comme ci-dessus pour des langues hors capacité de montrer autre chose que des stéréotypes. Cela dans une visée rectificatrice, quelque précaution oratoire qu'on croie utile d'avancer : "En tant que scientifiques, notre rôle n'est pas de dicter des manières de penser ou de faire. [...] Cela dit, en vertu des résultats issus des études que nous avons présentées jusqu'ici, nous discuterons dans ce chapitre différentes options linguistiques permettant de faire évoluer les pratiques langagières en lien avec la représentation des genres". Parmi ses "vertus", la science se fait prescriptive et réformatrice pour le Bien. Noter au passage l'indélébile perpétuation des glissements entre forme morphologique (masculin) et valeur sémantique (ici fautive : ce masculin porterait un stéréotype visant une identité de genre/sexe), avec ignorance de sa valeur sémantique neutre – et non "par défaut".

³⁰ Cette affirmation ne témoigne d'aucune conscience du caractère orienté de la lecture – v. plus loin.

densité, danse-danser). Mais l'ouvrage veut prévenir l'objection que ces formes contractées à point médian compliquent, quand des réformes de l'orthographe ont cherché à simplifier, et il s'efforce de montrer que son ambition affichée de justice sociale ciblée "inclusivisme" ne le laisse pas insouciant de ce qui est réellement en souffrance (lecture, écriture orthographiée) dans les apprentissages fondamentaux³¹. Pourtant, ce souci affiché ignore à quel point ces pratiques inclusivistes portent atteinte à l'émergence de l'enfant à la grammaticalité à travers ses écarts notamment (Quentel et Deneuille).

De surcroît, l'affichage dudit souci s'accommode mal, en fait, des ambiguïtés, réelles celles-là, que relèvent Dister et Moreau (2024, 15)³² et qui sont de cet ordre grammatical que le livre a écarté : *les client.e.s* peut s'entendre comme *les clients et les clientes, le client et la cliente, le client et les clientes, les clients et la cliente, les clients ou les clientes (ou exclusif)*.

Certes, il est concédé p.113 que, à parler de *la direction* plutôt que de *la directrice et le directeur*, on pourrait ne pas signifier équivalentement : le sens de la phrase pourrait changer, "bien que de manière superficielle". A vérifier tout de même en contexte (aucun dans le livre) : p. ex. à mentionner les deux noms on peut indiquer une convergence de vues entre les deux branches de la direction, ce qui disparaît dans l'usage d'un seul nom de fonction : *la direction / la directrice et le directeur a/ ont adopté une politique salariale*³³.

A la même page, un terme épïcène n'est pas défini comme susceptible des deux genres grammaticaux, mais par son référent : "se réfère autant aux femmes qu'aux hommes", avec pour exemple *personne* (pourtant de genre grammatical féminin). On notera que ce mot doit être considéré comme neutre dans *personne n'est venu* (Wilmet, 1998 : seul trait sémantique : 'animé'). Mais enfin, quand on s'investit de la mission d'éviter qu'un mot suscite certaines "représentations" de réalités liées au genre grammatical, pourquoi définir l'épïcène par un référent empirique ?

L'oubli des contextes va si loin que le livre suppose que "nous utilisons un ordre fixe" et en cela masculiniste des mots pour parler de deux entités prises ensemble (*Adam et Eve*). Justement, non, et c'est le *jeu* anaphorique ou stylistique qui intervient : il en donne lui-même un exemple avec le titre de chapitre "*Eve et Adam n'existe pas*" (p. 39). Peu importe cette contradiction en acte, puisqu'il faut que cet ordre rigide "nous empêche de voir le monde de manière plus diversifiée" (*ib.*). N'est pas rigide l'exorde "Mesdames, Messieurs" ?³⁴

³¹ On ne s'attardera pas à l'assimilation des cas de points médians aux cas de graphies figées (*monsieur*), buttes-témoins historiques (N.Catach), explicables. Les enfants d'ailleurs aiment les explications relatives à l'origine : savoir expliquer pourquoi un <s> à *parasol* de la série *paratonnerre, parachute*, etc., alors qu'usuellement il y a deux <s> entre voyelles (*issue*), pour [s], et qu'un seul vaut pour [z] (*mise*).

³² Cette étude repose sur un corpus d'échantillons attestés, répartis en catégories, ce qui autorise une typologie. Rien d'approchant dans les listes d'items fabriqués pour des "tests", dont les conclusions sont inhérentes au matériel et au protocole.

³³ Voir « *L'écriture inclusive séparatrice. Dossier récapitulatif* », par C. Kintzler, sur *Mezetulle*, mise à jour 2 juin 2019 [en ligne] : <https://www.mezetulle.fr/ecriture-inclusive-separatrice-dossier/>

³⁴ Et l'on ne voit pas de "rigidité" dans l'évitement de formes appariées ou de doublets lorsque le sens générique est de forme masculine en énoncé péjoratif (Szlamowicz, 2020, 5) : "Cette situation résulte d'une incompréhension durable du rôle et des enjeux de la recherche publique par les *décideurs* politiques, trop préoccupés par des considérations économiques à court terme". Et les décideuses ? De telles attestations s'opposent à ce que le livre appelle "la manière dont les politiciennes sont évaluées dans les journaux" (p.33), et à quoi il suffirait de "penser" comme à une évidence. Noter que *laideron, souillon, tendron* sont restés grammaticalement masculins, tandis que

N'empêche : la "rigidité" s'attestera "expérimentalement" comme suit : présenter un visage androgyne et pousser à en choisir très vite l'identité — soit obliger à suspendre l'hésitation légitime induite, et conclure, si les réponses sont majoritairement "homme", à la "valeur centrale" des hommes en société androcentrique, celle justement où "des visages ambigus" sont tendanciellement vus "comme étant plutôt masculins" (p.53). Tout fait farine au bon moulin de la "démonstration". Ces visages-là ne découvrent que ce que l'on soupçonne.

Cette vision du monde et des relations mises en jeu dans des artefacts et des "expériences" recommandées comme à la fois éducatives et probantes, est toute entière agonistique. Elle sacrifie à l'idéologie close nommée intersectionnalité³⁵.

2.5. Présupposé radical et faux : la charge cognitive ; mission radicale et illusoire : le souci sociétal

Si peu fondée qu'elle soit, si labile qu'elle paraisse dans l'ensemble des considérants du livre, l'idée d'une pénibilité de l'activité cérébrale dans le discernement entre formules du genre grammatical doit être substantiellement mise en cause, comme l'atteste l'exemplarité de l'écriture dite inclusive.

Voici tirés³⁶ de l'étude de Dister et Moreau (2024), les exemples suivants :

(1) *l'enseignant.e de FLE et les apprenants à qui il.elle s'adresse* (les femmes sont-elles moins visibles dans le corps professoral que parmi la population estudiantine, qu'il faille ainsi graphier ?)

(2) *des entretiens avec [des] travailleurs et travailleuses de l'industrie [...] montrent que 22 % des travailleurs [...] ont signalé des retenues de salaires injustes* (la retenue de salaire n'a-t-elle touché que des hommes ?)

(3) *les actionnaires de la SNCF devraient avoir honte de gâcher le Noël de tant de familles. Méprisant les salarié.es en lutte, ils ne font que le jeu des profiteurs aisés.*

(4) *marché paysan.ne ; produits fermier.e.s ; les personnel.le.s de l'université ; je ne suis pas un.e robot.e*

(5) *les mots qu'il nous a adressé.es*

(6) *qui permet au.à la lectrice* (pourquoi pas *le.a* ?) ; *le.a.es responsable.s* (quelle est la séquence orale correspondante?)

Ces exemples établissent à quel point "l'écriture inclusive est souvent génératrice d'insécurité linguistique" (ex. 4 ci-dessus) ; que "les doublets provoquent une surcharge cognitive" (ex. 1), tant chez les scripteurs que chez les (re)lecteurs, laquelle "complique la gestion des accords" (ex. 5) ; qu'elle se traduit "par une complexification de la morphosyntaxe du genre grammatical" (ex. 6) et par "une perte de lisibilité des textes qui grève l'accès de tous à la maîtrise de la langue" (ex.6) (p.4). Cette "écriture" ne témoigne d'aucune conscience du caractère orienté de la lecture ni des paramètres qui la définissent à court, moyen ou long empan du texte à lire, ni, conséquemment, des efforts de rétro-lecture à quoi elle oblige. Soit une charge cognitive accrue.

Sans compter, du coup, avec les indéterminations sémantiques, qu'il s'agisse de points médians ou de formes dédoublées (ex. 1 et 2) ni avec la distribution des formes linguistiques en fonction d'un critère idéologique conforme à l'orientation du livre, qui répartit de bons (alors, usage d'un doublet *salarié.es*) et de mauvais (alors, le masculin *profiteurs*) rôles (ex.3).

frépouille, canaille, crapule grammaticalement féminins (de sens générique). *Voyou, gandin, bébé, quidam, témoin* sont dépourvus de féminin.

³⁵ Pour des perspectives d'ensemble, BIASONI (2022).

³⁶ Hormis le 3ème de (4), réel aussi.

Les dégâts que cette écriture dite inclusive aura causé au moins sur les deux fronts de la lisibilité et de l'intelligibilité des textes et de la maîtrise orthographique (ex. 5) témoignent, en réalité, du "manque d'intérêt chez ses partisans pour ces questions sociétales" (p.29). Chr.Lasch, il y a vingt ans, avait noté le mépris de classes instruites adonnées à l'illustration de leur propre maîtrise, envers les apprentissages réels de moins chanceux³⁷.

Ce geste effectif d'écarter des élèves des savoirs projetés contre eux le geste initial du livre d'écarter de son propos les savoirs scientifiques de la linguistique (p.50). Mais quelles raisons de fermer l'école à ce qui permettrait aux élèves de se détacher des attendus ambiants dans leurs milieux pour accéder à des savoirs et à des pratiques de langue qui s'ordonnent de connaissances scientifiques ?

La science, écrivait G.Bachelard dans *La formation de l'esprit scientifique*, se fait contre l'opinion, fût-elle celle des élus du Bien.

PARTIE II : ce que le texte fait aux lecteurs

1. Thématique³⁸

Le discours du livre est tramé de thèmes qui, de quelque façon qu'il les présente, ne se soutiennent pas du principe "*evidence based*" invoqué (p.10). L'androcentrisme censément reflété dans le genre grammatical et supposé corrélatif de pénible activité cérébrale, déformant le monde et trahissant une éducation bornée, transmis par "vagues de masculinisation successives" (p.155) en langue française, est un cadre doctrinal, "clé de lecture qui se fonde – comme tout parti pris – sur l'oubli des données contradictoires" (Szlamowicz, 2022, p. 133)³⁹.

Aussi la doctrine a-t-elle besoin de s'opposer à qui ne la partage pas, à un extérieur coupable d'entretenir les déformations du monde qu'induisent les travers supposés du genre grammatical. La disqualification de la critique ou même de la distance, tenus pour adversaires, lui est essentielle (Grinshpun 2023, p. 98 ; p.164) : elle met en cause la légitimité de l'altérité qui n'adhère ni aux thèses dites inclusivistes, ni aux méthodes qu'elles promeuvent ou génèrent. Elle disqualifie les usages non conformes. Corrélativement, la thèse se produit d'effets centripètes se réputant appuyés d' "expérimentations scientifiques", dont chacune n'est qu'une variation de l'autre et peut ainsi incarner la totalité de cet horizon doctrinal, sinon doctrinaire : il ne reste que ce lien tendu et

³⁷ Ce n'est pas le lieu ici de revenir à une analyse de l'écriture prétendue inclusive : les synthèses de Grinshpun (2021, 2022, 2023) sont complètes. L'étude de Szlamowicz (2023a) est définitive sur cette question. Elle traite aussi de la grammaire du genre en français.

³⁸ La distinction thématique - dialogique est empruntée à Rastier (2011). Le commentaire qui suit s'inspire de Laclau 2008, 86 et sv. Malgré sa référence saussurienne initiale, la notion de "signifiant vide" n'y équivaut pas à divers usages (p.ex. *morphème zéro*) de linguistiques structurales.

³⁹ Alcuin, dans sa *Vie de Charlemagne*, notait pourtant que la langue *paternelle* (*lingua paterna*) de celui-ci était le francique (*lingua Francorum*), dans un contexte où le jeune prince se voyait imposer par son père d'apprendre la langue, étrangère, de ses pays romans. On laisse au livre ici commenté le soin de rechercher comment on est passé à une langue *maternelle* française. "Toute langue est d'abord étrangère" (D. Anzieu).

L'insert présenté comme historique des p.55 et sv. suppose la permanence (dans "notre" cerveau à ce point peu ductile ?) d'une dominance du masculin prétendument mise en place au XVII^e siècle, nonobstant les Salons, œuvres de femmes. L'inanité de ce bien-nommé "pas en arrière" (p.55) dans l'ordre des savoirs est établie entre autres par Grinshpun (2022), Piron (2022), Merlin-Kajman (2003).

réitéré entre elles-mêmes en quête de confirmations. Si différentes qu'elles se donnent pour être, elles sont équivalentes avec persévération. C'est par là qu'une différence (comme telle méconnue) de langue – le genre grammatical morphologique et sémantique, confondu avec un livre d'images réalistes (nomenclature) et qualifié de construction sociale (le "prisme masculin") – assume de représenter la totalité du langage et d'une culture. Cette "opération par laquelle une particularité prend une signification [...] incommensurable avec elle-même" est ce que Laclau appelle *hégémonie*. "Étant donné que cette totalité [est ...] un objet impossible, l'identité hégémonique devient quelque chose de l'ordre d'un *signifiant vide*". En effet, ce n'est pas le cas que la société soit unifiée par un contenu ontologique déterminé (le genre, fût-il polymorphe dans ses acceptions multiples). C'est pourquoi cette configuration hégémonique exige un investissement radical [...] et la participation à des jeux de signification très différents" d'une élaboration scientifique⁴⁰. Cette formation discursive, livrée à d'interminables reprises échoïques profilant une scénographie clivante de la langue (*masculiniste, androcentrique, patriarcat⁴¹*, etc.), tente de faire coïncider les limites inhérentes à ses jeux d'équivalence entre "expériences", toutes rangées sous cette dominance, cette égide hégémonique, avec une communauté "scientifique" homogène, s'autoréférenciant circulairement. Et appelant à son élargissement croissant (un *nous* s'agrégeant un *vous*, on y reviendra, par un accrochage discursif pseudodialoguant).

Cette homogénéité factice que favorise le signifiant vide, dont la vacuité, insensée mais non insignifiante, s'approfondit de page en page dans les replis d'une militance progressiste, comme telle évacuatrice de science, accroît d'un bout à l'autre du livre le besoin d'exclure : "les Maîtres-Mots *positif*, [...] *tolérant, inclusif* [...] permettent l'exclusion, l'ostracisme [...] de ceux qui ne se plient pas à ces mots d'ordre et qui les critiquent" (Grinshpun, 2023, P. 156). Jusqu'à intituler un chapitre d'une apostrophe accusatrice et plaintive : "Mais pourquoi tant de haine ?" (p.139). La formule convoque en rôles coïncidents Procureur et Victime, et qui n'entre pas dans cette communion sera relégué dans les ténèbres extérieures. Promptitude et hardiesse à confondre toute critique avec de la haine : que s'y exprime-t-il ? Car là, "on est sorti de l'étude [de] propositions et de leurs conditions de validité pour juger des personnes sur des critères d'adhésion" aux visées idéologique du livre (Szlamowicz, 2024, P. 273). S'y exposerait, avec le rêve d'une langue épurée des errances du Commun, avec une stigmatisation inlassablement à l'œuvre (Grinshpun 2020), le verrouillage d'un débat susceptible d'accomplir l'expérience d'une liberté d'expression.

2. Un récit en images

Avant d'en venir aux structures dialogiques ainsi générées, il est intéressant de voir comment une sémiotique de l'image ajoute sa contribution au texte, telle que la figurent la première et la

⁴⁰ Aussi voit-on enjoindre même au lecteur, au gré des chapitres, la prescription salvatrice d' "expériences".

⁴¹ Si le rôle paternel inflige le traumatisme de la séparation et ne fait en cela que représenter l'autorité (Grinshpun 2023, P. 190), qui autorise la distinction, alors deviennent significatifs l'oubli de distinctions dans les propos sur la généricité, l'enchaînement des équivalences ci-dessus relevé, l'absence d'altérités critiques et de prises en compte des interlocutions, et le privilège accordé au sensible (le "réfèrent empirique", imaginé également partagé) aux dépens des faits systémiques (genre lié au nombre, aux accords, aux composantes des lexies). C'est-à-dire la perte de ce que Bachelard appelle le "vecteur de l'abstraction" proprement scientifique (Bachelard, 1986, 15 ; 213). La science détache des propriétés sensibles. A ce titre, elle constitue ce que Freud appelait "un progrès de la vie de l'esprit".

quatrième de couverture. La première montre en rouge sur fond blanc le roi du jeu d'échecs, dressé, jouxtant la reine dudit jeu, gisante, dans les marges du titre "Le cerveau pense-t-il au masculin ?". Le second montre en blanc sur fond rouge les mêmes pièces debout en vis-à-vis, de part et d'autre du même titre. Ainsi la Loi nouvelle dont le livre est l'opérateur a-t-elle, de l'ouverture à la clôture du livre, opéré une guérison. L'image condense l'histoire d'un salut.

Le premier effet rhétorique du livre est certes global : un seul scénario est pensable, répété sous la pression de mises en scène se réputant scientifiques, du début à la fin. Ainsi page 13 : "Nos habitudes langagières [...] tendent à nous forcer à voir le monde de manière déformée, au travers d'un prisme masculin. Mais nous pouvons par le langage nous affranchir de cet androcentrisme, et notre⁴² but est ici de montrer comment". Et page.153, "le mot de la fin" (*i.e.* terme et but) : "Tout au long de ce livre, nous⁴³ avons montré comment, au travers de différents mécanismes cérébraux, nos pratiques langagières quotidiennes reflètent l'androcentrisme de notre société et le nourrissent également".

3. Dialogique

Ces affirmations, qu'on appellerait volontiers inclusivistes, en effet interpellent le lecteur sur le mode impératif pour l'adjoindre indiscutablement aux convictions du livre (Grinshpun 2023, 168). Tout au long des chapitres, des "expériences" lui sont enjointes. Ainsi p.32 : "Lisez attentivement" ; p. 130 : "Demandez à l'enfant". Etc. Et chaque chapitre se clôt sur un impérieux et globalisant "à retenir". Jusqu'au mot (d'ordre) de la fin p.157 : "C'est à vous de décider de vos manières de parler. Nous espérons bien évidemment qu'à terme l'usage du masculin par défaut⁴⁴ ne survivra pas aux autres pratiques [...] Alors osez la nouveauté, et inventez même"⁴⁵.

Ces formes pronominales contribuent à manifester les agents de l'interlocution représentée, ce que Rastier (2011, 183 et sv.) appelle la composante dialogique de ce type de texte. On y trouve la figure qu'on vient de voir à l'œuvre, celle du *guide*, qui "assume une tâche didactique d'accompagnement du lecteur et utilise des figures de participation", p.ex. le *nous* inclusif et l'adresse injonctive, du début (*Parlez-en*, p.9) à la fin (*Osez la nouveauté*, p.157) en passant par une mise au bon pas (*et maintenant, on fait quoi ?*, titre p.109), soit des modalités thétiques.

Mais aussi celle du *régisseur*, qui emploie le *nous* exclusif et en fait entendre les ambitions (*en tant que scientifiques, notre rôle...Nous cherchons simplement à comprendre...Cela dit, en vertu des résultats issus des études que nous avons présentées...*, p.109). Aussi prend-il en charge "les modalisations euphémiques", quand il s'attribue de composer avec la prudence, comme dans "*les personnes hostiles aux changements langagiers, parfois avec certain acharnement, semblaient penser ... ne semblaient pas reconnaître les rapports*

⁴² Ce *notre* est exclusif, il ne convoque que les énonciateurs ainsi représentés. Les autres formes en *nous*, *notre* sont inclusives, elles convoquent aussi tous les locuteurs de la (supposée) même langue, sinon du langage humain en général.

⁴³ Ce *nous* est exclusif, *nos*, *notre* qui suivent sont bien sûr censés être inclusifs.

⁴⁴De nouveau, ce choix en finale d'une expression erronée, mais où *défait* connote aussi des valeurs négatives, élude la qualité première du neutre générique, nécessaire intellectuellement donc aussi pédagogiquement, de sorte que ces formes linguistiques génériques évitent "à nos enfants" justement "une vision du monde déformée, limitée et contraignante" (pp.153-154).

⁴⁵ C'est là reconduire sur des tiers l'égarément où l'on se tient. Mais, en toute hypothèse, à supposer que l'éducation restrictive ainsi promue se propage, il n'y a nulle maîtrise dans ce projet d'éradication : celui qui hérite fait son affaire de ce qui lui est transmis.

inégalitaires ... certaines d'entre elles proclamant même ...", ou avec l'audace de sauts argumentatifs, ici de l'aléatoire de *parfois* à l'excès de *même* (p.142-143) ; l'aspect imperfectif est alors dominant (l'imparfait). Il organise le cours du livre, ce qui va du langage donné comme maître de "notre" pensée au genre donné comme "casse-tête" pour "notre" cerveau, des premières études scientifiques aux "avancées" promues, jusqu'à la distribution d'actions à la fin de chaque chapitre.

Ces deux figures, guide et régisseur, mettent en scène un point de vue discursif et social. Elles ne vont pas sans les figures d'ordre axiologique que sont *garant* et *critique*.

Le *garant* est irénique : il s'engage au nom de l'institution qu'il représente (la Science, une psycholinguistique dite carrefour, des protocoles expérimentaux), "sur un mode objectiviste", p. ex. en introduisant des définitions initiales (générique ambigu *vs* spécifique, mixte aussi ambigu). Il anticipe des objections (*notez que cela reste hypothétique*, p.130, à propos de *l'influence des doublets sur les représentations non binaires du genre*). Il privilégie les formulations déclaratives, les aspects perfectifs et les modalités thétiques : *Il y a quelque chose d'intéressant dans cette phrase, en tout cas du point de vue psychologique : les expressions le médecin et les collégiens sont toutes deux au genre grammatical masculin, et ce masculin peut être interprété de plusieurs manières. Il s'agit donc d'une forme grammaticale qui est par définition ambiguë* (p.51).

Le *critique* est polémique, comme on l'a vu à propos des disqualifications souvent péjoratives des avis et usages divergents de ceux que le livre veut voir instaurer (*différentes formes de sexisme*, p.142). Il argumente contre des thèses que le *garant* imaginait comme objections : *Néanmoins, nous pouvons émettre l'hypothèse que les outils de neutralisation sont probablement plus aptes à activer une représentation non binaire* (p.130). Il se fait "adjuvant en prévenant par anticipation les critiques" (*et les bilingues ?*, p.95), sous forme d'interrogations rhétoriques.

Cette trop brève description fait apparaître des glissements d'un rôle à l'autre. P.ex., quant au *guide* et au *régisseur*, il est indécidable de savoir si *nous* dans l'énoncé cité ci-dessus (*nous espérons bien évidemment qu'à terme l'usage du masculin par défaut ne survivra pas aux autres pratiques*) est exclusif (personne d'autre que les énonciateurs représentés ne confesse cette espérance évidente) ou inclusif (le lecteur fortement sollicité de part et d'autre de cette phrase serait rendu complice alors de l'évidence de cette espérance).

L'argumentaire fréquemment projectif du livre abonderait dans le sens de tels glissements : ainsi le rôle de *régisseur* sans doute impliqué dans l'avertissement *"les stéréotypes sont aussi des véhicules puissants des représentations contraignantes du genre"* (p.95), se lirait, après qu'on a discerné la vision nomenclaturiste qui hante l'ouvrage entier, comme un aveu par le *garant* des contraintes qui commandent les perspectives et prescriptions du livre même.

Une lacune est flagrante dans l'exercice du rôle de *critique* : une attitude d'autoréflexivité critique qu'on aurait attendue d'un ouvrage invoquant la notion de stéréotype. Les stéréotypes saillants qui sont les siens (p.ex. un androcentrisme patriarcal pesant sur "les représentations", réformables pour un mieux dire et un mieux penser), y sont institués en savoir-faire procéduralisés, ils instruisent les tests (comme on instruit un dossier, du lat. *instruere* : mettre en structures) et sont alors conçus comme explications des réponses des participants aux tests. Le livre s'y réfère et les décline "pour construire ce qu'[il pense] être les causes, ou les 'raisons' de leur jugement, de leur comportement [...]. C'est ce faisceau d'attributions ou d'imputations supposées causales qui participe à ce qu'il convient d'appeler *la signification sociale d'un événement psychologique*" (les réponses), mais il est clair que cette signification "n'est pas assimilable à *la détermination* de ces

mêmes événements" (Beauvois, 1999, pp. 41-42⁴⁶). Autrement dit, les croyances que le test prête aux sujets peuvent faire partie de la signification de leurs réponses, elles n'en sont pas pour autant les causes.

L'indistinction de ces deux registres (signification et causalité) se conjugue à l'indifférence du livre pour une appréciation de l'affectivité et des valeurs des sujets relativement au processus "expérimental" même. Or, lors de la passation du test et dans les actions de réponse qu'elle entraîne, le sujet n'a pas affaire à ce qu'il vit ordinairement, mais à des éléments potentialisés (p.ex. images de professions)⁴⁷. Soit donc, au reçu de la consigne, il s'y rapporte selon ses positionnements psychiques, il subjectivise les données du test ; soit il s'y rapporte non seulement depuis son fonds expérientiel, mais aussi en référence à ceux d'autrui (expérimentateurs ou non) tels qu'il les suppose, par la médiation normalisée du test (p.ex. une voix adressée de façon injonctive), qui peut être reçue comme institutionnelle (l'autorité d'un laboratoire) : il tend à objectiver les données du test. La différence entre les deux investissements est de tension, d'insistance, non d'exclusion mutuelle. Dans la seconde configuration, est prioritaire l'effet de la consigne qui s'impose à son esprit (*je dois y arriver*), dans la première, il l'intériorise (*je veux y arriver* — hésitation ou scepticisme nonobstant). Surtout, la distinction peut peser aussi sur ses représentations : ce qu'un sujet *croit* vrai en répondant au test est subjectivé, ce qui lui *paraît* vrai ne l'est pas nécessairement (il se ménage un retrait possible par rapport à la validité, sinon à l'existence, de ce qui lui est présenté). Rien dans ce qui est exposé des protocoles ne permet de savoir quelle attention aurait été portée à ces dimensions, qui impliquent le crédit à porter aux "réponses".

La description de la composante dialogique qui précède fait voir encore que dans la fonction de *critique* fait constamment défaut la mention d'adversaires académiques ou scientifiques. Voix au chapitre est autorisée à qui est éclairé de la révélation avant-gardiste du Bien tout ensemble linguistique et social. Seuls sont dignes de mention ceux qui pensent de même, d'ailleurs indiscutés, reçus seulement comme approbations latérales et cumulatives. Un tel effacement est aussi révélateur qu'inhabituel selon l'éthos scientifique du débat. Mais il est profondément cohérent avec les croyances principielles, hors la prise de quelque soupçon que ce soit, qui professent un étiquetage véridique d'un monde, évidemment connu, par le genre, et une rééducation dans cette visée. Ces convictions ont pris possession d'un avantage évident et suffisant : "Entendez argumenter un réaliste : il a *immédiatement* barre sur son adversaire, parce qu'il a, croit-il, le réel pour lui, parce qu'il *possède la richesse* du réel tandis que son adversaire, fils prodigue de l'esprit, court après de vains songes. Dans sa forme naïve, dans sa forme affective, la certitude du réaliste procède d'une joie d'avare" (Bachelard, 1986, 131).

⁴⁶ Tout l'oeuvre de J.-L. Beauvois aurait dû être éclairant sur ce point, dont le savoir dissipe des illusions quant à la notion de causalité en sciences humaines.

⁴⁷ Ce passage s'inspire de Badir (2020, 92 et sv.).

Partie III : ce qui reste ?

1. Un solde scientifique ?

Mais comme telles ces certitudes ne sont ni démontrables ni réfutables (K. Popper, repris dans Rastier 2007, p. 6). Que reste-t-il alors ? En se référant à la classification retenue par Badir (2022, p.96 et sv.), on peut éclairer pour finir l'interrogation initiale sur l'existence d'un *champ* épistémique qui serait indicatif d'un rapport de connaissance à un objet.

Il ne s'agit pas d'une connaissance générale d'objets homogènes à travers des *lois*. Là, le champ de prédilection est celui où se constituent les sciences de la nature. L'ouvrage n'en relève pas, encore que ses renvois fréquents à l'activité cérébrale exposent des penchants à la naturalisation du savoir. En procède, peut-on penser, ce qui s'avance dans l'ouvrage, et qui est davantage qu'une normativité (laquelle se limiterait à prescrire de "bons usages" en français) : une perspective nomothétique, énonçant des lois universelles de signification "du" genre et grammatical et social. Mais sans la littéralisation (les écritures formelles) définitoire de ces sciences.

Il ne s'agit pas non plus d'une connaissance générale d'objets hétérogènes, où l'objet se *collecte* en vue d'analyses, fussent-elles sous forme de conjectures ou d'interprétations. Elle a pour champ de prédilection les objets des sciences sociales. Mais on ne trouve ici ni variations sociolinguistiques ni critères socioprofessionnels dans la présentation de métiers ni profils sociaux des témoins ni renvois à des données historiques fiables.

Il ne s'agit pas non plus d'une connaissance caractéristique d'objets homogènes, soit une connaissance de *qualités* ou de propriétés qui soumettent le divers à des individuations, comme le ferait l'étude d'une œuvre, d'un auteur, d'un cas. La prétention nomothétique, hors prises en compte de faits de langue ou d'anthropologie, exclut ce champ.

Il ne s'agit pas non plus d'une connaissance caractéristique d'objets hétérogènes, soit d'une connaissance d'*altérités*. Un projet intrinsèquement interdisciplinaire comme l'est le projet sémiotique est dévolu à une telle investigation. Le projet du livre l'annonce initialement, pour l'annuler immédiatement. Son figement dans le tunnel du genre exclut ce type d'objectivation.

Reste un vide, ascientifique.

2. Comment en est-on arrivé là ?

On retiendrait pour le comprendre deux voies d'approche. L'une est interne à la logique inspiratrice du livre, l'autre se réfère à des états historiques d'un discours⁴⁸.

⁴⁸ Sources, respectivement : Rastier (2023), Poupart (2022) ; Rastier (1990) et (2007), Sarfati (2021).

2.1. Traits de facture et de structure

Le déroulé des arguments du livre atteste d'abord un désaveu de la réalité, en ceci que la langue y est conçue fondamentalement comme nomenclature (maîtrisable à ce titre), et un déni persévérant des savoirs scientifiques, *ipso facto*.

On se souvient d'un passage fameux des *Écrits de linguistique générale* de Saussure (p.230) : "Si un objet pouvait, où que ce soit, être le terme sur lequel est fixé le signe, la linguistique cesserait instantanément d'être ce qu'elle est, depuis le sommet jusqu'à la base ; du reste l'esprit humain du même coup ; [... Une] seconde faute [...] est de se représenter qu'une fois un objet désigné par un nom, c'est là un tout qui va se transmettre". A rebours, Saussure affirmait dans *De l'essence double du langage* (id.) les principes fondateurs des dualités (signifiant-signifié) et de la différentialité.

Si Saussure est resté souvent elliptique sur ces sources, on connaît son intérêt pour les sciences dites dures et l'aphasiologie de son temps. "On sait que les révolutions scientifiques, notamment en physique [...] ont ruiné l'édifice de l'ontologie, récusant notamment le concept de substance et les postulats de la discrétion et de l'identité à soi des objets" (Rastier 2023, p. 272). Cassirer en avait tiré les conséquences épistémologiques dans *Substance et fonction. Recherches sur les questions fondamentales intéressant la critique de la connaissance*, affirmant le "primat principal de la fonction sur la substance" (id. p. 264). Par là, la sémiotique développée dans ce que Cassirer appelait philosophie des formes symboliques rejoignait de façon compatible les conditions d'une sémiologie formulées par Saussure. Le linguiste et le philosophe posaient "les mêmes problèmes fondamentaux" (id. p. 266).

C'est ce devenir des savoirs que le simplisme nomenclaturiste qui traverse le livre méconnaît absolument, dans son rêve d'adéquation entre dénominations maîtrisables et états sexués identifiables. Un cadre d'intelligibilité scientifique de la langue s'en trouve aboli,

- dans les confusions qui s'ensuivent dans les protocoles de tests (p.ex. entre personnes et fonctions),
- dans des paradoxes itératifs (ainsi des conclusions malgré des variables cachées dont l'existence dans des croyances d'adolescents cependant est avouée),
- dans des propositions mutuellement exclusives soutenues également à deux pages d'intervalle (recours invoqué à une psycho-linguistique décidément privée de linguistique),
- dans l'incapacité à limiter l'emprise de la thèse (masculinisme du cerveau à la langue, au corps social, à l'éducation) avec glissements continus de domaines à d'autres et comparaisons assez floues pour être indiscutables (ampoules cérébrales),
- dans le gauchissement unidirectionnel de l'histoire (la langue comme entreprise masculiniste),
- dans l'homogénéisation (pas de variantes sociolinguistiques ; *nous* inclusifs du lectorat et des auteurs ; exclusion des contradictions, réduites hors examens par stigmatisation (*tant de haine* imputée)).

Ces abrasements vont de pair avec une surestimation des bienfaits apportés par l'expansion escomptée de la thèse. Elle participe de l'idéalisation d'un objet partiel et total, le genre grammatico-social et ses projections graphiques. L'ensemble sous une vêtue à la fois modérée (nous ne voulons pas prescrire) et radicale (impérative : engagez-vous).

Glissandos sémantiques, mission sociétale idéalisée, séduction des invites aux expériences toute simples de fin de chapitres, indigence des convictions (tel mot pour telle chose), agrégation du lecteur au groupe des sachants, modestes mais expansifs, tout cela aussi rend difficile une

contradiction : "il suffit de prétendre que le contradicteur n'a tout simplement rien compris" (Poupart, 2022, p. 2).

"L'adhésion à une idéologie vise moins à pallier la carence du savoir qu'à réduire le sentiment d'impuissance qu'occasionne souvent la connaissance de la réalité" – en l'espèce, celle de la langue, qui n'est pas objet de maîtrise. "C'est ce qui explique que les idéologies ne régressent pas à mesure que progressent les connaissances scientifiques" (*ib.*).

2.2. États de discours

Il ne peut s'agir ici que d'une esquisse, inspirée de l'étude de G-E.Sarfati⁴⁹, qui formule la thèse de quatre états du discours pour une formation de sens.

A. L'état discursif du *canon*, chronologiquement premier : fondateur, il "se caractérise *sui generis* par un geste de légitimation autoréflexif" (p.109). Nous suggérons de le reconnaître dans l'institution de la *triade sémiotique* par Aristote (*Peri hermeneias* I, 16a, 3-8) : "De même que les hommes n'ont pas tous le même système d'écriture, ils ne parlent pas tous de la même façon. Toutefois, ce que la parole signifie immédiatement, ce sont des états de l'âme [*pathèmata*] qui, eux, sont identiques pour tous les hommes ; et ce que ces états de l'âme représentent, ce sont des choses [*pragmata*], non moins identiques pour tout le monde".

Cette strate des discours de formation de sens est "exposée" ; s'appuyant sur un acte d'autoréférence, elle "se pare des attributs de l'universalité" (p.115), quand bien même elle est élaborée à partir de discours philosophiques plus anciens (Parménide et Platon).

B. L'état discursif de la *vulgate*, chronologiquement second, dérivant de la strate canonique "par voie de transmission, ce qui suppose des reprises et des transformations" (p.110). Ainsi Boèce attribue-t-il à Aristote que trois facteurs interviennent en tout entretien : des choses (*res*), des pensées (*intellectus*), des paroles (*voces*). "Les choses : ce que notre intellect saisit ; les pensées : ce moyennant quoi nous connaissons les choses ; les paroles : ce par quoi nous signifions ce que nous saisissons intellectuellement"⁵⁰. On observe la reformulation : les *pathèmata* (affections de l'âme) deviennent des concepts et les *pragmata* (incluant aussi les affaires humaines) deviennent *stricto sensu* des choses.

D'où suit l'adage scolastique : *vox significat rem mediantibus conceptibus*. Chez Thomas d'Aquin : selon Aristote, "les paroles sont les signes des pensées et les pensées des similitudes des choses". (Les Modistes introduisent des différences significatives, dont ceci que le concept n'y a pas de rapport nécessaire avec le langage.) Arnault et Nicole (*Logique*, 1683) retiennent un modèle triadique comparable (mot-idée-chose), sans que pour autant les idées soient attachées aux mots. On ne saurait ici développer les aléas de cette transmission à travers une diversité de milieux. La légitimité supposée de ces moments se fonde néanmoins sur le canon initial, où elle se donne pour instituée. "De l'enchaînement [...] de la théorie ontologique de Parménide et de la théorie

⁴⁹ Sans autre précision, les citations sont de cet ouvrage : *Six leçons sur le sens commun. Esquisse d'une théorie du discours*. P., L'Harmattan, 2021.

⁵⁰ Cité par Rastier (2007, p.4). Idem pour citation de Thomas d'Aquin qui suit.

sémiotique d'Aristote [reparcourues dans la vulgate], il résulte que le langage dit l'Être" comme unité et permanence, "les mots ont un sens parce que les choses ont un Être" (Rastier 2007, 4).

C. L'état discursif de la *doxa*, subséquent à la vulgate, se caractérise par la banalisation, faite de reprises "affirmées en dehors du site énonciatif originaire" (p.110), et faisant corps comme pré-supposés parfois jugés inattaquables. En sémiotique, on passe ainsi "de la triade au trivium" (Rastier 1990, p. 9), celui-ci constitué de grammaire, logique, rhétorique, relu sous les noms, recteurs en sémiotique/linguistique, de la tripartition syntaxe - sémantique - pragmatique. La sémantique s'y réduit à une logique extensionnelle. Les trois composantes y sont hiérarchisées ainsi.

Ce glissement, note Rastier (*ib.*) est opéré par Peirce et par Morris. Il est diversement repris, exemplairement dans le "triangle sémiotique" d'Ogden et Richards (1923), où les concepts représentent des êtres et les signes des concepts ; puis chez Lyons (1978), chez qui les catégories ontologiques sont assimilées aux parties du discours (les noms p.ex. dénotent des entités).

En est définitoire l'absence d'autonomie de signifiés propres aux langues face aux concepts présumés universels et aux référents.

Cette doxa dérive d'un "processus de diffusion non contrôlé [...] lié à des phénomènes de reprises extérieures au site énonciatif au sein duquel le canon et la vulgate ont été élaborés et thématifiés" (p.115), et il n'est pas requis de se référer au site initial du canon. La doxa s'infiltré comme naturellement chez divers auteurs, en nombre, et se développe en divers figements (sémantique extensionnelle, syntaxes formelles, micropragmatique sociologique).

Dans ces conditions, il ne passe pas pour significatif que la thèse réaliste ou référentialiste ne puisse être ni démontrée ni infirmée. "C'est l'indice qu'elle relève en fait de la croyance : le soupçon ne peut donc avoir de prise sur elle" (Rastier 2007, 6). Pas davantage le constat que les langues sont autonomes par rapport aux objets, qui peuvent être absents, futurs, passés, purement abstraits dans les théories scientifiques (souvent calculables avant d'être "observables", tel le phonème indo-européen chez Saussure⁵¹). Ce dernier point pourrait ainsi se reformuler : les frontières du monde humain sont renouvelées par les élaborations sémiotiques. Ce qui révèle l'inanité d'un référentialisme universaliste.

D. L'état discursif de *l'idéologie* ne se confond pas avec la doxa, dont il partage pourtant la "force d'évidence" (p.111). Sa circulation emprunte indistinctement aux trois états précédents, de façon telle que son rapport au canon s'allège en fiction rapidement allusive, ce qui porte au maximum son évidentialité. Cela importe, car il s'agit ici "de prendre une part active dans la structuration du débat public aussi bien que dans l'infléchissement des normes de vie" (*ib.*).

La visée est universalisante, se donnant pour "inclusive" et "atemporelle" (p. 117). Ce qui s'observe dans le livre étudié *Le cerveau pense-t-il au masculin ?* : absence de linguistique comparée et historique.

En tant que discours, l'idéologie "ne va vers rien d'autre que soi" (p. 117) : ce livre est clos contre tout point de vue critique. Elle se donne comme valide naturellement : ainsi du thème naturalisant du fonctionnement cérébral.

Ainsi le livre laisse passer comme évidence que la signification (de mots essentiellement) soit réduite à une référence : soit externe, par physicalisme naïf (p.ex. quand *chirurgiens* est censé renvoyer à un groupe d'individus de sexe masculin), soit interne, par mentalisme naïf (p.ex. quand

⁵¹ Ainsi que l'avait noté Benveniste, *PLG 1*, P., Gallimard, 1960, p.35.

le masculin pluriel grammatical *chirurgiens* renvoie à un fonctionnement psychique masculiniste). Ainsi le livre reste-t-il rivé à une "théorie naïve de la dénotation lexicale", pourtant suppléée aujourd'hui par une "théorie interprétative du sens textuel" (Rastier 2007, p.15) où le signe, parce que double et différentiel (fondation saussurienne), est toujours à interpréter et à discrétiser.

L'étude de Lornac (2025) démontre comment de tels textes servent en vérité à établir un usage pertinent du masculin générique, soit le contraire même des thèses qu'ils affichent.

Une circularité naïve se dégage de cet état discursif idéologique : ces 'chercheurs' croyant en leur scientificité s'en autorisent pour fonder l'extension, à leurs sens souhaitable, de leur moralité dans le débat public, tandis que cette visée méliorative justifie qu'ils en appellent à la science. Aussi a-t-on pu constater dans leurs "protocoles expérimentaux" à quel point est connu d'avance ce qu'on y trouvera.

Alors, ce qui est réel (distinctivité, généricité, accords grammaticaux, histoire du genre grammatical féminin) est réputé artificiel (fabriqué par un "patriarcat" millénaire), malléable (dans une éducation et des "expériences" en fin de chapitre), destructible (exemplairement dans une "écriture", dont l'inconsistance s'atteste du défaut de règles de correspondance entre ordres écrit et oral, prétendument "inclusive", en fait excluante). Ce pour quoi il faut que toute opposition soit bannie de toute considération (chapitre intitulé "Mais pourquoi tant de haine?").

Ainsi se clôt en son épuisement idéologique, dont on peut se dispenser, une série d'états discursifs. Son dépassement est désormais assuré par une sémiotique des cultures. Ce point exigerait d'autres développements, ici hors sujet.

3. Constats de carence : corrélations et causalité.

Il convient d'interroger la validité de corrélations ou de rapports de causalité énoncés dans les conclusions du protocole décrit en 2.2. du texte ci-dessus⁵².

Le "test" évoqué aux pages 96 à 98 du livre (parmi d'autres) se donne pour fonder l'hypothèse d'une grande difficulté pour "notre cerveau" à interpréter dans un sens générique des formes linguistiques au genre grammatical masculin, liées à des images d'hommes et de femmes ou d'hommes seulement associées à des métiers, et soumises à des enfants de 3 à 5 ans, dont les fixations oculaires sont tenues pour réponses. Outre les critiques formulées plus haut sur les pré-supposés engagés dans cette procédure, il convient de réfléchir un moment sur l'hypothèse d'une corrélation, a fortiori d'une relation causale, entre les réponses estimées comme temps de fixations oculaires sur telles images et une difficulté d'ordre cérébral à adopter la valeur générique d'une forme grammaticale au masculin. On se rappelle que cette difficulté est aussi attribuée à la prégnance de formes linguistiques masculines à sens spécifique adressées aux enfants hors le test.

1. A supposer qu'il y ait corrélation entre ces réponses données dans ces conditions et une difficulté intrinsèque pour le cerveau à reconnaître la valeur générique d'un masculin grammatical, cela ne prouverait *rien sur l'existence d'une relation causale* (entendue comme : la pénibilité supposée du travail cérébral aboutirait à l'orientation des réponses).

Il faudrait aussi se poser la question de savoir pourquoi une telle relation causale serait marquée dans les cas de formes de langue ici utilisées (noms de métiers), mais ne mériterait pas

⁵² Sources : Atlan (2003), et, plus généralement, des travaux de C. Godonou et de Th. Foucart.

examen dans d'autres cas de généralité (p.ex. les taxonomies genre/espèce ou des catégories juridiques).

Sinon, c'est à une croyance en une telle relation causale qu'on doit de la rechercher à travers les procédures décrites, puis, une fois une corrélation supposée établie, à prétendre en déduire la relation de causalité.

2. Plus spécifiquement, l'établissement – supposons-le fondé – de corrélations entre réponses des enfants, d'une part, et fonctionnement cérébral ou fréquences supposées des adresses aux enfants hors test, d'autre part, ne permet pas d'affirmer qu'on aurait mis en lumière LA cause : en toute rigueur méthodologique, il faut se demander si l'identification de masculins comme génériques ou comme spécifiques, dans les conditions du test, ne serait pas corrélée à d'autres "causes" non testées, d'effectivité plus grande que ce fonctionnement ou ces adresses.

3. Les remarques qui précèdent raisonnent sur une remontée d'effets (les "réponses") à une ou deux causes supposées. Mais il faut encore raisonner en partant de la cause supposée vers l'effet supposément lié à cette cause. Car "la probabilité d'une cause connaissant un effet est différente de la probabilité d'un effet connaissant une cause" (Atlan, *op.cit.*, p. 284). P.ex., dans une loterie, "la probabilité d'avoir pris un billet si l'on a gagné est de 1 [100 %], mais la probabilité de gagner si l'on a pris un billet est extrêmement faible" (*ib.*).

En outre, qu'il y ait ou non corrélation, a fortiori relation de causalité, entre A et B (en l'espèce entre temps de fixation oculaire, d'une part, et difficulté du fonctionnement cérébral ou prégnance de formules adressées hors test, d'autre part), la probabilité de A si B existe est normalement différente de la probabilité de B si A existe. "Rappelons que l'existence [d'une] corrélation implique que les probabilités conditionnées de A par B et de B par A, sont différentes des probabilités simples, non conditionnées, de A et de B. Autrement dit, l'existence d'une corrélation entre A et B implique que la probabilité de A si B existe n'est pas la même qu'en l'absence de B et que la probabilité de B si A existe n'est pas la même que la probabilité inconditionnée de B en l'absence de A. *La corrélation entre A et B veut dire que la probabilité de A est modifiée par l'existence de B, et inversement.* Il n'en reste pas moins que, en général, cette modification n'est pas la même dans les deux directions de A par B, et de B par A." (*ib.*, p. 284). Rien n'est ici démontré touchant ces modifications, que ce soit dans l'un ou l'autre sens.

"Pour qu'il n'en soit pas ainsi, c'est-à-dire pour que la corrélation dans une direction soit la même que dans l'autre, le théorème de Bayes nous dit que, si plusieurs causes différentes peuvent produire un effet, les probabilités des causes connaissant l'effet ne sont proportionnelles aux probabilités de l'effet connaissant la cause que si les différentes causes sont également probables a priori. Cette condition est rarement réalisée." (*ib.* p.285)

Il est en effet impossible de mesurer si des causes aussi hétérogènes que la pénibilité d'un travail cérébral (si on consent à le supposer, tous états de fatigue cérébrale supposés constants et égaux chez les sujets testés sur les cas soumis) fixée sur telle valeur sémantique et la fréquence d'emploi supposée de formes linguistiques en présence d'enfants (ce que rien n'établit ni ne mesure), sont a priori également probables, a fortiori dans un contexte où il y a des variations d'âge significatives, mais non prises en compte, d'autant plus significatives que la scolarité des enfants entre ces âges évolue.

4. Si les facteurs invoqués ne constituent pas LA cause, ils ne constituent pas non plus une cause : car ils ne sont que supposés, non vérifiés. La véritable cause des effets (choix relatif des valeurs spécifiques ou génériques) pourrait être masquée par les "causes" partielles invoquées.

5. Il aurait fallu tester l'hypothèse des testeurs contre sa négation, au bénéfice alors d'autres hypothèses, non spécifiées. Rien ici ne permet d'éliminer de telles hypothèses, qui nieraient qu'il y ait corrélation entre les réponses oculaires des enfants et les "explications" avancées par les testeurs.

Ce n'est pas parce qu'on élimine dans la procédure la négation des hypothèses explicatives préconisées qu'on peut affirmer la réalité de celles-ci. Ici, la négation de l'hypothèse relative au seul cas de formes linguistiques de masculin pourrait passer par l'examen d'hypothèses relatives à d'autres cas de généralité (v. sous 1., les taxonomies).

Une telle façon de faire – ou de ne pas faire – ne sert que la croyance a priori en ce qu'on a supposé au départ et qui participe de préjugés simples et répandus. Or, "la science, écrivait Bachelard, se fait contre l'opinion" (*La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1966).

6. *Bref, on a eu affaire, en cette "procédure" qui n'est qu'un procédé, à un effort pour conforter des convictions doxiques cultivées au préalable, en tentant de faire passer ledit protocole pour ce qu'il n'est pas, à savoir une façon de démontrer la véracité d'une hypothèse. A supposer que la corrélation affirmée soit correcte, rien ne s'ensuit, de toute façon, quant à une relation causale.*

Bibliographie

- Atlan, H., 2003. *Les étincelles de hasard*, t.2, Paris : Seuil.
- Bachelard, G., 1986. *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin.
- Badir, S., 2022. *Les pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique*, Limoges : Lambert-Lucas.
- Badir, S., 2020. «La typologie des modalités. Une mise au point», *Semiotica* 234, pp.79-101.
- Beauvois, J.-L., 1999. «Détermination et signification des événements psychologiques. Un point de vue de psychologie sociale expérimentale.» Dans Kinable J. et Giot J. (éd.), *Construction de savoirs en situations cliniques : dialogues sur le langage en acte* (pp. 33-47), Namur : Presses universitaires de Namur.
- Benveniste, E., 1966. *Problèmes de linguistique générale I*, Paris : Gallimard.
- Biasoni, S., 2022. *Malaise dans la langue française*, Paris : Cerf
- Blondiaux, I., 2018. *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*, Paris : Honoré Champion.
- Coursil, J., 2015. *Valeurs pures. Le paradigme sémiotique de Ferdinand de Saussure*, Limoges : Lambert-Lucas.
- de Guibert Cl., Clerval G., Guyard H., 2003. «Biaxialité saussurienne et biaxialité gestaltique : arguments cliniques.», *Tétralogiques* 15 , pp. 225-252.
- Dister, A. et Moreau, M-L., 2024, «Ecrire avec des .e.s : pas si simple. Ecriture inclusive et surcharge cognitive.», *Circula* (19) 3-35. <https://doi.org/10.17118/11143/21996>
- Goldstein, K., 1983. *La structure de l'organisme*, Paris: Gallimard.
- Grinshpun Y., 2023a, *La fabrique des discours propagandistes contemporains*, Paris : L'Harmattan
- Grinshpun, Y., 2023b. «Les théories du genre et la déconstruction de la linguistique.» Dans Hénin E., Salvador X-L., Tavoillot P-H., *Après la déconstruction. L'université au défi des idéologies*, Paris : Odile Jacob, pp. 198-205.

- Grinshpun, Y., 2023c. *L'écriture inclusive à l'épreuve de la linguistique. Document de synthèse*. Site Perditions idéologiques.
- Grinshpun, Y., 2022a. « L'écriture inclusive : une réforme inutile », *Travail, genre et société* 47, pp. 173-177.
- Grinshpun, Y., 2022b. *L'écriture inclusive, la "masculinisation" du français et l'imposture intellectuelle*. Site Perditions idéologiques
- Grinshpun, Y., 2021. « La 'masculinisation' du français a-t-elle eu lieu ? », *Observables 1*, pp. 103-140.
- Grinshpun, Y., 2020. *Écriture inclusive et séparatisme linguistique*. En ligne, site Perditions idéologiques.
- Grinshpun, Y., Szlamowicz, J., 2021. « Le genre comme catégorie linguistique », *Observables 1*, pp. 19-47.
- Groupe μ, G., 2015. *Principia semiotica. Aux sources du sens*, s.l.: Les Impressions Nouvelles.
- Guyard H., Urien J-Y., 2006. « Des troubles du langage à la pluralité des raisons », *Le débat* 140, pp. 86-105.
- Gygax, P., Zufferey, S., Gabriel, U., 2021. *Le cerveau pense-t-il au masculin ? Cerveau, langage et représentations sexistes*, Paris : Le Robert.
- Kintzler, C., 2019. *L'écriture inclusive séparatrice. Dossier récapitulatif*, sur Mézetulle [en ligne] : <https://www.mezetulle.fr/ecriture-inclusive-separatrice-dossier/>
- Laclau, E., 2008. *La raison populiste*, Paris : Seuil.
- Lassègue J., Longo G., 2025. *L'empire numérique. De l'alphabet à l'IA*, Paris : PUF.
- Lornac P., 2025. « Des fondements (pseudo-)scientifiques de la langue inclusive », *Texto ! Textes et cultures*, vol. XXX, n°3-4.
- Merlin-Kajman, H., 2003. *La langue est-elle fasciste ?* Paris : Seuil.
- Milner, J.-C., 1989. *Introduction à une science du langage*, Paris : Seuil.
- Perry, V., 2014. « Le tiers inclus comme parangon utopique du genre », *Cahiers de linguistique* 40/1, pp. 185-198.
- Piron, S., 2022. « Le masculin polémique : contre-argumentaire historique sur les métiers », *CirCula* 15, pp. 199-228.
- Poupard, Fl., 2022. *"La perversion idéologique, l'arme des populismes" : remarques psychanalytiques*. Site Observatoire d'éthique universitaire.
- Quentel, J.-C., 1997. *L'enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles : De Boeck.
- Quentel, J.-C., 2023. *La Personne au principe du social. Les leçons de l'adolescence*, Paris : Gallimard.
- Quentel, J.-C. et Deneuville, s.d. A. *L'entrée dans le langage*. Bruxelles : yapaka.be.
- Rastier, F., 2023. « Saussure et Cassirer : de la création du structuralisme à la sémiotique des cultures », Dans Jäger L. et Kablitz A., *Saussure et l'épistémè structuraliste. Saussure und die strukturalistische Episteme*. Berlin/Boston : de Gruyter, pp. 253-276.
- Rastier, F., 2022. « Visions du monde et points de vue scientifiques », *Revue des deux mondes*, juillet-août, pp. 173-183.
- Rastier, F., 2021. « L'absence, propre de l'humanité. » Dans Nassikas K., *L'absence aux origines du signe et du transfert.*, Louvain-la-neuve : EME, pp. 21-52.
- Rastier, F., 2018. *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris : Classiques Garnier.
- Rastier, F., 2011. *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris : Honoré Champion.

- Rastier, F. (2007). Du réalisme au postulat référentiel, [en ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php/http://www.revue-texto.net/1996-2007/Saussure/docannexe/file/Archives/SdT/index.php?id=527>
- Rastier, F., 2003 De la signification au sens. Pour une sémiotique sans ontologie, [en ligne] : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html>.
- Rastier, F., 1990. « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique. », Limoges : *Nouveaux actes sémiotiques* 9, pp. 5-35.
- Sarfati, G.-E., 2021. *Six leçons sur le sens commun. Esquisse d'une théorie du discours*, Paris : L'Harmattan.
- Saussure, F. de, 2002. *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Szlamowicz, J., 2024. *Les humanités attaquées. Discours militants et sciences de la culture*, Paris : PUF.
- Szlamowicz, J., 2023a. *Le sexe et la langue*, Paris, Intervalles.
- Szlamowicz, J., 2023b. « Le langage et sa "déconstruction" », Dans Hénin E., Salvador X-L., Tavoillot P-H., *Après la déconstruction*, Paris : Odile Jacob, pp. 275-290.
- Szlamowicz, J., 2022. *Les moutons de la pensée. Nouveaux conformismes idéologiques*, Paris : Cerf.
- Szlamowicz, J., 2022. « Pluralité, poétisation et déréalisation : incidences sémantiques et discursives. », *Verbum* 1-2, pp.91-117.
- Szlamowicz, J., 2021. « Genre et pluriel, marques et accords : réflexions entre sémantique et métalangue. », *Observables 1* , pp. 49-80.
- Szlamowicz, J., 2020. « L'inclusivisme est un fondamentalisme. », *Texto!* , XXV, 1-2 pp.1-19.
- Wilmet, M., 1998. *Grammaire critique du français* (2ème éd.), Paris, Bruxelles : Duculot.